

RICARDO ET LA PEINTURE

UN FILM DE
BARBET SCHROEDER



« LA CHRONIQUE D'UNE AMITIÉ
ENTRE DEUX PASSIONNÉS
DE L'HISTOIRE DE L'ART. »

LE MONDE

« UN FILM LUMINEUX. »

TÉLÉRAMA

« TOUCHANT ET INTIME.

C'EST BIEN BARBET SCHROEDER QUI SE RÉVÈLE ÊTRE
LE VÉRITABLE PEINTRE ET PORTRAITISTE DU FILM »

PREMIÈRE

« BARBET SCHROEDER CONSACRE
UN PRÉCIEUX DOCUMENTAIRE
À SON AMI RICARDO CAVALLO,
UN PEINTRE QUI NE VIT QUE POUR SON ART
ET POUR L'AMOUR DE LA TRANSMISSION.

UNE PÉPITE. »

LES ÉCHOS

« UN FILM INOUBLIABLE,
QUI TRANSFORME TOUT. »

CLAIRE DENIS



« LE BONHEUR ARTISTIQUE »

POSITIF

**« LE FILM EST EN TOUTE MODESTIE ET INTELLIGENCE RUSÉE
UN VOYAGE EN DOUCE DANS L'HISTOIRE DE LA PEINTURE. »**

LIBÉRATION

**« IL N'Y A PAS BESOIN D'ÊTRE GRAND CONNAISSEUR
POUR COMPRENDRE QUE C'EST UN GRAND ARTISTE, HUMBLE ET HABITÉ.
TU LE REGARDES PEINDRE, TU LE REGARDES REGARDER
LA PEINTURE DES MAÎTRES - SUR QUI TOUT CE QU'IL DIT EST FULGURANT.
TOUT CELA AVEC HUMOUR, SIMPLICITÉ, AMITIÉ.
VRAIMENT, C'EST UN FILM MAGNIFIQUE. »**

EMMANUEL CARRÈRE

**« UN FILM PUISSANT ET JOYEUX
SUR L'AMITIÉ ET LA PEINTURE »**

OUEST-FRANCE

**« LA CAMÉRA, LE PINCEAU ET LES DEUX AMIS :
MAGIQUE ! »**

LAURENT DELMAS - FRANCE INTER

**« UNE HISTOIRE D'AMITIÉ.
UN FILM BEAU DE SIMPLICITÉ,
ET UN HYMNE MODESTE À L'ART »**

LES INROCKUPTIBLES

**« UN FILM GALVANISANT
QUI NOUS MONTRE RICARDO
DANS TOUTE SON HUMANITÉ,
SA PROFONDEUR
ET SON ORIGINALITÉ. »**

BEAUX-ARTS MAGAZINE

RÉACTIONS SPECTATEURS





Fan montant

Jef Sard

Magnifique 🤩 film.Très instructif en tant que peintre amateur.Une personne simple et un travail extraordinaire.J'habite pas loin de chez lui et eu la chance de le croiser.Film à voir absolument...

4 j J'aime Répondre Envoyer un message Masquer



Laurence-Pauline Boileau

Ce film est un bijou qui rend hommage à part égale à la beauté de la peinture de Ricardo Cavallo, à la beauté de l'âme de ce peintre, à la beauté de l'amitié qui le lie au réalisateur Barbet Schroeder comme à la beauté de la Bretagne où Ricardo a choisi de vivre et de peindre. Merci pour ce magnifique film qui m'a transportée de bonheur.

5 j J'aime Répondre Envoyer un message Masquer



Thierry Keller

Superbe documentaire, une grande leçon de peinture.

5 j J'aime Répondre Envoyer un message Masquer



Manuela Fajardo Rouault

Un film plein de poésie 🤩

6 j J'aime Répondre Envoyer un message Masquer Modifié



Josette Delmas

Merveilleux film beauté charisme et amour de l'art et du partage
A voir et revoir

6 j J'aime Répondre Envoyer un message Masquer



Ninou Pozzobon

Vu aujourd'hui un pur bonheur ça fait du bien bien 🤩

4 j J'aime Répondre Envoyer un message Masquer



Francine Besnard

Un film superbe la rencontre de deux hommes d'exception..et la découverte de la technique des carrés de Ricardo dont le résultat est bluffant

4 j J'aime Répondre Envoyer un message Masquer



@user-sg6en9cn3e il y a 4 semaines

Vu ce soir en avant première à Morlaix, non loin de chez Ricardo. Film passionnant, tranches de vies et d'amitiés entre un grand peintre humble et simple et son ami (l'immense réalisateur) Barbet Schroeder. Une bien belle leçon de peinture avec le doux murmure de la mer en toile de fond...

2 Répondre

olivier_delavallade Une pure merveille 🤩🔥🍷

3 sem 3 J'aime Répondre

sylvielehouxarts J'ai vu le film ce soir, j'ai beaucoup aimé et j'admire l'enthousiasme de Ricardo, sa détermination, sa résistance à son âge ! Comment fait il pour crapahuter dans les rochers chargé comme un âne de tout son matériel de peinture 🤩🔥 un homme d'une très grande culture de l'art tellement heureux de partager et transmettre 🤩❤❤

2 sem 1 J'aime Répondre



ateliermarha Magnifique film , je recommande.

2 sem 1 J'aime Répondre



christinewilliams Un grand bonheur !

2 sem 1 J'aime Répondre



bdesagaz Magnifique 🤩🍷🍷

2 sem 1 J'aime Répondre

mariemauriello8 Quel beau film !!! A voir vraiment...il redonne la pêche ce Ricardo ...je suis sortie de la séance pleine de joie !



alicetheaudiere J'ai eu l'opportunité de le voir en avant première le 7 novembre au 3 Luxembourg avec l'école des loisirs. C'est un documentaire à voir, du beau et d'être émerveillé nous en avons besoin plus que jamais.

4 sem 3 J'aime Répondre



latelierdepivi D'une beauté à découvrir !!! Merci au réalisateur sans lequel Ricardo passerait inaperçu ! Magnifique découverte !!

2 sem Répondre



laurencepaulineboileau Ce film est un bijou de beauté humaine et picturale que je recommande absolument d'aller voir ! 🤩

2 sem 1 J'aime Répondre



sylvielehouxarts Je recommande ce film à tous les passionnés de peinture !

2 sem Répondre



dominique.cathelin Magique beauté humanité...

2 sem 1 J'aime Répondre



marieclairebodennec Un regal ce film que j'ai vu en avant première avec la présence du peintre homme humble mais si lumineux

2 sem 1 J'aime Répondre



schnoupette

3 abonnés · 34 critiques · Suivre son activité

★★★★★ 5,0 Publiée le 27 novembre 2023

Foncez voir ce film qui est un bijou absolu. Il nous immerge dans l'âme, dans la peinture, dans les paysages du Finistère et nous fait découvrir le lien très fort et captivant que Ricardo Cavallo, ce peintre et ami de longue date du réalisateur entretient sans cesse avec ses œuvres et la transmission de sa passion aux jeunes de son village. Non seulement foncez le voir mais passez le message à vos amis avant qu'il ne soit plus à l'écran.



bobblil

16 critiques · Suivre son activité

★★★★★ 5,0 Publiée le 24 novembre 2023

Illumination ! mais on ne peut pas juste écrire un mot. Donc parler de ce film, c'est ce laisser saisir par la surprise, l'ouverture, la générosité et l'exigence d'un pratique quotidienne, obstinée, humble et malicieuse. Est ce que j'atteins les 100 signes ? Par ce que à part remercier Barbet Schroeder, la Bretagne, les rochers, les arbres et la parole candide des enfants, je ne vois pas bien comment promouvoir les ce film qu'il ne faut pas rater, et qui fait un bien fou dans notre époque.



Elsa

3 critiques · Suivre son activité

★★★★★ 5,0 Publiée le 16 novembre 2023

RICARDO ET LA PEINTURE nous donne envie de partir, pour retrouver l'essentiel. Ricardo Cavallo nous fait découvrir sa vie frugale toute entière centrée autour de la pratique de la peinture, et de son amour pour l'histoire de l'art, qu'il nous fait découvrir sans lieu commun et sans didactisme... Un très beau voyage.



Écrit par **kinophil**

Un éblouissement visuel et humain

Ce film est un vrai bonheur ; de beauté, d'intelligence, d'amitié, de générosité.

Barbet Schroeder filme son ami et peintre Ricardo Cavallo, qu'il connaît depuis 40 ans. D'origine argentine, Cavallo est « entré en peinture » à 16 ans. Depuis il peint sans relâche, où qu'il soit : du haut de sa chambre de bonne de Neuilly ou au pied des falaises de la grotte de Saint-Jean-du-Doigt, dans le Finistère. C'est descendant ces falaises qu'on le découvre en ouverture du film, en tenue de pêcheur, portant son énorme barda sur le dos, tel Van Gogh à travers la campagne. Il compose des fresques monumentales à partir de petites plaques carrées peintes sur le motif, qu'il juxtapose une fois rentré à sa maison.

Le voir peindre n'est pour Barbet Schroeder, qu'un prétexte à le rencontrer, à l'écouter, à partager son repas. C'est un portrait, mais c'est aussi un cheminement avec lui à travers l'histoire de l'art. Il nous fait redécouvrir des Vélasquez, Caravage, Delacroix, que l'on croyait connaître, faisant apparaître des liens entre les uns et les autres. Toujours simplement, sans pédanterie. Ricardo Cavallo est un passeur. Etabli en Bretagne, il y a ouvert une école gratuite accessible à tous les enfants, avec générosité et un enthousiasme contagieux. Pour lui, la peinture n'est que le point de départ de son étendue humaniste, pleine d'humilité.

Superbement filmé, ce film est un éblouissement dont on n'a pas envie qu'il s'arrête.



Review by **Lomei**

Pas de note cette fois ci, plus qu'un film, un moment, une euphorie, un instant. Une rencontre.



Review by **clementdc** ★★★½

J'ai tilté qu'en rentrant chez moi qui était le (grand) monsieur que j'ai pu rencontrer ce soir-là



Review by **Harry2Games** ★★★½

Un pur bonheur d'écouter Ricardo nous parler de peinture et de nature pendant 1h30. Il y a quelque chose de vraiment fascinant dans sa façon de s'exprimer et de voir les choses, on ressent toute sa passion et son envie d'instruire, de partager. Et puis ses œuvres sont tellement belles..



Review by **Jules** ★★★★★

La magnifique rencontre d'un homme très cultivé qui m'a appris beaucoup sur la peinture ainsi que la fusion entre artiste et nature durant ce film, rencontre remplie de naturel et de bienveillance



★★★★½ Added by **Fucking Cinephiles** 15 Nov 2023

Avec Ricardo et la peinture, Schroeder suit dans un mélange de sincérité et d'estime son ami artiste Ricardo Carvallo, dans ce qui peut se voir à la fois comme la masterclass d'un peintre passionné et passionnant, et un portrait touchant et inspirant d'un homme simple et modeste.



Dom Doml

31 abonnés · 283 critiques · Suivre son activité

★★★★★ 4,5 Publiée le 25 novembre 2023

Un superbe moment de plaisir à suivre un artiste en quête de sa passion avec la création comme objet de tous les instants. Le résultat est stupéfiant de beauté, au sens large du terme



octopus_fr2002

31 abonnés · 96 critiques · Suivre son activité

★★★★★ 4,5 Publiée le 1 décembre 2023

Un magnifique portrait de Ricardo Cavallo, peintre figuratif, et sa réflexion sur l'art et sa dette envers ses maîtres, dont le grand Velazquez entre autres. Les images sont très belles et l'homme très attachant. Ce n'est pas un film grand public mais je l'ai trouvé très réussi car il est empreint de beaucoup d'humanité et de réflexions intéressantes et profondes. 4,5



Coric Bernard

277 abonnés · 445 critiques · Suivre son activité

★★★★☆ 4,0 Publiée le 23 septembre 2023

Dans ce documentaire, Barbet SCHROEDER, suit la vie artistique de son ami le peintre Ricardo CAVALLO. Il filme avec talent et délicatesse son ami sur ses lieux de vie en Bretagne et nous montre la passion de son art et sa manière de vivre. C'est fort bien réalisé dans ce film qui dévoile à la fois la passion de cet artiste pour son art et son goût de le faire partager aux autres à travers l'école de peinture qu'il a créé. Dans ce beau documentaire, on a aussi l'occasion de décrypter les techniques des autres peintres célèbres comme MONET, CARAVAGE, PICASSO, DELACROIX, SEURAT, VAN GOGH entre autres. Ce film ravira, à coup sur, les amateurs de l'art pictural.

Bernard CORIC



Christophe L

8 critiques · Suivre son activité

★★★★☆ 4,5 Publiée le 8 novembre 2023

un film qui fait tellement de bien ... un plein artiste que l'on découvre dans son engagement, sa passion... mais également un film sur l'art, le regard, la parole, la connaissance et la nature.



JUJUBE20

7 abonnés · 27 critiques · Suivre son activité

★★★★☆ 4,0 Publiée le 21 novembre 2023

Quel grand film ! A ranger à côté des plus magnifiques œuvres cinématographiques sur la peinture. Le documentaire de Schroeder parle d'amitié, d'histoire de l'art, de transmission aux enfants, de ce qu'est un parcours de peintre en le remontant de façon émouvante à rebours, d'une vie d'ascète... ne fuyez pas, courez-y, vous apprendrez tellement de belles histoires sur Le Caravage, Velazquez, Monet, Seurat... et la forme rejoint le fond, ce documentaire montre aussi comment le film se fait en le filmant, avec des images vibrantes de la Bretagne. Magique et bienveillant .



DOMINIQUE BIGEON

1 critique · Suivre son activité

★★★★☆ 4,0 Publiée le 21 novembre 2023

Très beau film, apaisant au travers duquel on perçoit beaucoup d'affection, et d'amour du lieu, de la peinture, de la relation. il y a même de l'émotion ! à voir



Franck J P

1 abonné · 60 critiques · Suivre son activité

★★★★☆ 4,5 Publiée le 22 novembre 2023

En s'ancrant dans l'histoire de la peinture par de ponctuels commentaires révélant la puissance de quelques chef d'œuvres, Ricardo dévoile la motivation de sa propre œuvre. On suit physiquement son parcours créatif avec le sentiment que sa méthode de morcellement est aussi innovante qu'évidente. Gardons le mystère sur la réalisation progressive de la grotte dont la découverte finale nécessite une patience absolue jusqu'au bout du générique.



Lydlelahogue

Suivre son activité

★★★★☆ 4,0 Publiée le 7 décembre 2023

A découvrir absolument pour comprendre ce qu'est un artiste. Son cheminement, sa respiration, son engagement, sa passion. Ricardo Cavallo est une découverte : il dort "peinture", il mange "peinture", il vit "peinture".

A screenshot of social media comments on a dark background. The comments are arranged in two columns. Each comment includes a user profile picture, the user's name, the text of the comment, and interaction options like 'J'aime', 'Répondre', and 'Masquer'. Some comments also show like and heart icons.

- Martine Raison**: A ne pas louper (1 sem, J'aime, Répondre, Masquer)
- Nadja Holland**: Un très beau film!!! (1 sem, J'aime, Répondre, Masquer)
- Annie Bernardi**: Magnifique film ! merci (1 sem, J'aime, Répondre, Masquer)
- Brigitte Morvant**: Très beau film ! (1 sem, J'aime, Répondre, Masquer)
- Monique Brillant Tanazacq**: UN CHEF D'ŒUVRE EXCEPTIONNEL !!!!! (1 sem, J'aime, Répondre, Masquer)
- Lallement Anne Marie**: Courez voir ce film prodigieux (1 sem, J'aime, Répondre, Masquer)
- Régis Giraud**: Un merveilleux film d'un profond humanisme! (1 sem, J'aime, Répondre, Masquer)
- Francoise Gombert**: J'ai adoré ce documentaire, c'est plein de vie et de passion . Je le conseille fortement. (1 sem, J'aime, Répondre, Masquer)
- NO Zai DE**: Un air vif de peinture et de mer, beau (3 sem, J'aime, Répondre, Masquer)

A movie poster featuring a painter in a hat and green overalls working on a canvas in a dark, textured environment. The poster includes the following text:

- 7,2 **SENS CRITIQUE**
- 4,1 ★★★★★
- NOTE SPECTATEURS **ALLOCINÉ**
- LE FILM QUI UNIT LA PRESSE ET LES SPECTATEURS !



François Bechu

Un film important vu hier à Quimper.

1 sem [J'aime](#) [Répondre](#) [Masquer](#)



Françoise Gombert

J'ai adoré ce documentaire sur la peinture. Le personnage est sympathique et passionnant, c'est un moment de partage haut en couleur.

2 sem [J'aime](#) [Répondre](#) [Masquer](#)



Michel Oliviero

Un très beau portrait d'un grand artiste qui sait transmettre sa passion et partager ses connaissances 😊

2 sem [J'aime](#) [Répondre](#) [Masquer](#) [Modifié](#)



Sylvie Hart

Magistrale plongée dans la vie d'un peintre attachant complètement habité par son art et son voyage érudit dans l'histoire de l'art qu'il nous offre en partage. Un grand film , une émotion sans pareil ...

2 sem [J'aime](#) [Répondre](#) [Masquer](#)



Cécile Carcauzon

Bravo !

Un superbe moment, un personnage et un peintre qui vaut le détour, un documentaire très bien réalisé

A voir 🍷👍

4 sem [J'aime](#) [Répondre](#) [Masquer](#) [Modifié](#)



Avidéh Moghtader

Merveilleux film ❤️

3 sem [J'aime](#) [Répondre](#) [Masquer](#)



Annie Falquet

Le réalisateur est déjà " une valeur sûre "

2 sem [J'aime](#) [Répondre](#) [Masquer](#)



Régis Giraud

Vu en avant première au Festival International du Film de La Roche-sur-Yon en présence de Barbet Schroeder. Une grande leçon picturale profondément humaniste

5 sem [J'aime](#) [Répondre](#) [Masquer](#)

REVUE DE PRESSE FRANÇAISE



Le Monde

«Ricardo et la peinture» de Barbet Schroeder

Barbet Schroeder consacre un portrait sensible à son ami Ricardo Cavallo, né en 1954 en Argentine, qui a consacré sa vie à la peinture et transmet aujourd'hui son art aux enfants d'un village, dans le Finistère. L'artiste méditatif peint toutes les nuances du ciel et de la mer, remettant sans cesse son ouvrage sur le métier. La chronique d'une amitié entre deux passionnés de l'histoire de l'art.





ENTRETIEN - Avec « Ricardo et la peinture », le cinéaste suisse a suivi son ami peintre, Argentin exilé volontaire dans le Finistère. Portrait d'une passion aux deux sens du terme.

Barbet Schroeder a gardé, avec les ans, le beau sourire carnassier qui fait son charme. Posé, précis, attentif, il attend les questions comme le documentariste formidable qu'il a été pour sa Trilogie du mal, cernant son sujet sans un mot de trop pour Général Idi Amin Dada: autoportrait (1974), n'oubliant pas le décor moite de la Birmanie pour Le Vénérable W. (2016). Rien d'impulsif, rien de simpliste, ni dans une phrase, ni dans un plan. La réalité est une chose complexe à étudier de près. Tout passe par l'observation exacte des faits.

Le récit prend de l'épaisseur par le détail significatif qui dit tout du personnage, comme l'accent anglais à peine voilé d'allemand de Claus von Bülow, magistralement interprété par Jeremy Irons dans *Le Mystère von Bülow* (1990). Il confesse aujourd'hui avoir rencontré le vrai Claus von Bülow avant le tournage. La Cinémathèque lui consacre une rétrospective jusqu'au 18 décembre. Cet anticonformiste compte y défendre «le plus impopulaire de (ses) films, *Inju, la bête dans l'ombre*, sorti en 2008 et presque oublié».

Barbet Schroeder, 82 ans, apporte le même regard à la fois large et minutieux à son ami peintre, l'Argentin de Bretagne, Ricardo Cavallo, qu'il marche avec son matériel vers le motif et sa grotte marine ou qu'il fasse cuire son riz quotidien, comme un moine (*Ricardo et la peinture*). Il partage à l'écran la passion de cet Argentin arrivé en France en 1976, exilé volontaire depuis 2003 à Saint-Jean-du-Doigt (Finistère), pour l'histoire de l'art et ses maîtres, Vélasquez, Caravage, Delacroix. Il lui confierait bien, nous dit-il, le premier chapitre de sa Trilogie du bien.

LE FIGARO. - Qu'est-ce qui vous a intéressé, vous homme de terrain, chez Ricardo Cavallo ?

Barbet SCHROEDER. - Dans les années 1980, le galeriste Karl Flinker (1923-1991) qui était un peu mon père spirituel, m'a dit: «Il faut que je te présente un génie!» Donc nous avons monté tous les escaliers que l'on voit dans le film, les sept étages, pour accéder à son atelier de Neuilly. J'ai eu un coup de foudre pour la personne et pour le peintre. Nous avons continué de nous voir. Je suis allé souvent en Bretagne. Nous allions

ensemble au musée. Il parle formidablement bien des grands maîtres, comme il le démontre au Louvre devant La Mort de Sardanapale de Delacroix (1827). L'approche de l'artiste lui-même sur son art est très intéressante. J'ai tout de suite eu envie de faire un film. Ne me manquait que le temps! Il me fallait deux ans devant moi. Entre-temps, j'ai fait tous mes films. Je voulais qu'il vienne en Amérique du Sud pour m'aider sur La Vierge des tueurs (2000), pour l'espagnol et pour le choix des couleurs. Pas question, pour lui, d'arrêter de peindre. Il était obsédé par son art. Comme moi, par le mien.

Ricardo Cavallo ouvre le film en pénitent marchant résolument vers sa crique. Comme vos utopistes de 1972 cherchent La Vallée jusqu'à la mort?

Je n'avais pas pensé cela. (Rires.) Tout ce qui me fascine chez lui est à l'écran. Son régime d'ascète qui n'est pas seulement un détail significatif, mais un détail économique aussi. Au début, il avait cette chambre de bonne, il y peignait douze heures par jour. Quand il s'arrêtait, il se couchait par terre. Cette économie drastique de moyens, je ne l'ai pas connue au cinéma qui implique une énorme logistique. La descente du tableau dans l'interstice si étroit de l'escalier, de la chambre de bonne à la cave et vice et versa, montre cette obstination et cette volonté de peindre coûte que coûte. Je l'ai conçue comme une scène d'action.

Par votre mère, vous êtes le petit-fils du grand psychiatre et historien de l'art allemand Hans Prinzhorn, le premier à avoir étudié «l'art des fous». Quel impact sur le cinéaste que vous êtes?

Je suis né en 1941. Je ne l'ai malheureusement pas connu. J'ai grandi en feuilletant les pages de ses livres, à commencer par *Expressions de la folie* (*Bildnerei der Geisteskranken*, 1922) que j'ai lu en français. Je suis suisse et francophone, je ne parle pas allemand. Hans Prinzhorn est mort en 1933... Je dirais, heureusement pour lui! Dans cette montée du nazisme en Allemagne et le début des expériences euthanasiques, il se serait retrouvé dans une situation épouvantable, des gens seraient venus avec une camionnette pour embarquer ses patients. Ma mère m'en parlait tellement qu'à partir d'un certain stade, à la fin de la guerre et surtout lorsque les camps ont été révélés, elle n'a plus voulu parler allemand. Donc, elle a épousé un type qui parlait français! Dans la collection personnelle de mon grand-père, il y avait Egon Schiele. D'ailleurs, c'est en vendant un des tableaux de Hans Prinzhorn, une grande huile d'Emil Nolde, un jardin plein de fleurs avec une maison, que j'ai pu créer au début des années 1960 la société Les Films du losange. Une toute petite somme pour créer une toute petite société de courts-métrages. La cote des expressionnistes allemands n'était pas celle d'aujourd'hui. Emil Nolde était encore une victime du nazisme, dont les œuvres avaient été mises au pilori dans l'exposition «Entartete Kunst» à Munich en 1937, avant qu'on ne découvre ses écrits pronazis, bien après. Ma passion pour la folie? On tombe toujours sur la folie, dans n'importe quelle approche de l'art.

«Ricardo et la peinture». Documentaire de Barbet Schroeder. Durée: 1h46.

L'avis du Figaro : 3/4.



«Ricardo et la peinture», Barbet Schroeder à tu et à toiles

C'est une histoire de regards entre deux hommes liés d'amitié depuis une quarantaine d'années. L'un peint, l'autre le filme, c'est-à-dire nous montre un fragment du tableau advenir, la plupart du temps in situ, sur le motif, aux pieds de falaises de Morlaix, dans une grotte quasi inaccessible par voies de terre, à moins d'y pénétrer après une longue marche en cuissardes de pêcheur, pleine de dénivelés, d'escalades, de trous d'eau, d'herbes folles, de marécages. Il y a un aspect western, dans Ricardo et la peinture, ce dernier documentaire de Barbet Schroeder, qui après s'être attelé à des portraits aussi divers que ceux d'Amin Dada, de Koko, le gorille qui parle, de l'avocat Jacques Vergès, ou d'un moine birman génocidaire, se centre sur un homme beaucoup plus proche de lui, son ami artiste qu'on découvrira être son alter ego par bien des égards.

Puzzle

Un western ? Oui, mais où le chevalet tient lieu de monture, et où le cow-boy solitaire est le peintre Ricardo Cavallo. Quant à la quête de nouveaux espaces, elle se confond avec la recherche du juste point de vue, qui attrape, ne serait-ce qu'un minuscule carré de ciel avant qu'il ne se dérobe, une lumière mouvante, par une palette de couleurs formidablement expressives. Ricardo Cavallo travaille sur des toiles monumentales constituées d'une multitude de plaques, qui telles les morceaux d'un puzzle, ne dévoilent leur image qu'une fois qu'elles sont assemblées - ressemblant ainsi à la fabrication du film qui lui aussi ne se découvre qu'à la toute fin. Le film débute sur une déception après un tel assemblage. Horreur, la toile est ratée, c'est une atrocité kitsch. Barbet Schroeder filme son ami accuser le coup sans désespoir. Au contraire. Ricardo Cavallo se remet à la tâche, se promet un résultat en août comme il l'espérait. Mais dans deux ans !

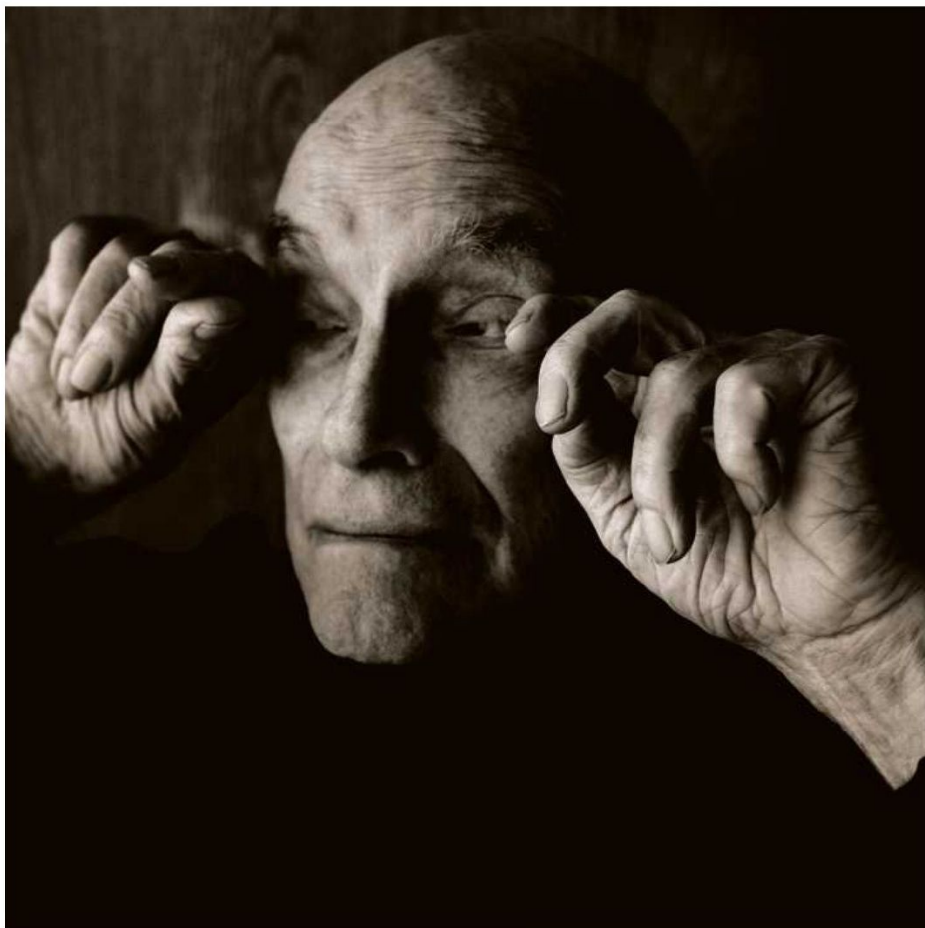
Utopie

Rien étonnant dès lors qu'un enfant de 5 ans qui participe à l'école de peinture créée et animée par l'artiste cite comme si ça allait de soi le Caravage lorsque Cavallo lui demande ses sources d'inspirations. Ce documentaire est aussi en creux un autoportrait et un objet sur le cinéma, et comment il se tourne, parfois avec trois fois rien. Une petite équipe de deux personnes qu'on voit à l'image, une perche qui surgit parfois dans le champ, quatre petites caméras. Octogénaire, Barbet Schroeder n'a toujours pas besoin d'assistant pour partir filmer, réalisant sans doute l'utopie de la «caméra stylo» théorisée et rêvée par ses amis de la Nouvelle Vague (et plus précisément le cinéaste Alexandre Astruc) quand lui-même entra en cinéma en fondant avec son ami Eric Rohmer la société les Films du losange, qui fête cette année ses 60 ans.

Anne Diatkine

In(c)lassable

Barbet Schroeder Le réalisateur et producteur curieux de tout et à la forte bougeotte sort «Ricardo et la peinture», un nouveau film sur un proche de longue date.



La question «pourquoi filmez-vous?» posée par Libération en 1987 à des centaines de cinéastes, Barbet Schroeder avait répondu en toute simplicité : «Pour en savoir plus.» Manière de dire qu'entre les pitreries glaçantes d'un dictateur sanguinaire en Ouganda (*Général Idi Amin Dada : autoportrait*, en 1974), les tribulations étherées d'un écrivain américain surdoyé (*Barfly*, sur un scénario autobiographique de son ami Charles Bukowski en 1987) ou le parcours énigmatique d'un avocat français

flirtant avec la nébuleuse terroriste (Jacques Vergès pour *l'Avocat de la terreur* en 2007), pour ne citer que ces films-là, le trait d'union n'est autre que cette insatiable curiosité dont Barbet Schroeder n'a jamais pu, et encore moins voulu, se débarrasser. Essayer de comprendre un sujet, un personnage, sans forcément avoir les réponses au moment de se lancer sera toujours à la fois son moteur et son combustible.

Cela expliquerait aussi le cours tumultueux d'une existence romanesque qui l'a conduit sur tous les continents, de la Nouvelle-Guinée à la Birmanie, de l'Ouganda à la Colombie, en passant par Hollywood où il fut durant une grosse décennie un réalisateur désiré par les studios. A chaque étape, de la fiction et du documentaire, des péripéties rocambolesques et des épisodes où il doit affronter tous les dangers, des projets

qui tombent à l'eau et des succès considérables. En un mot, Barbet Schroeder n'est pas un cinéaste comme les autres. Ou plutôt, il est un cinéaste qui ne fait pas comme les autres, ne serait-ce que parce qu'il commence sa carrière comme producteur, sans connaître grand-chose au métier. «Au début des années 60, je fréquentais les Cahiers du cinéma et quand il y a eu ce putsch pour évincer Rohmer, il a fallu faire quelque chose. Rohmer voulait créer une autre revue mais plus à droite que

les Cahiers. Je lui ai répondu que c'était une voie de garage et qu'il fallait que nous possédions notre maison de production.»

En l'occurrence celle des Films du Louvre. Nous étions libres d'aller voir ce que nous voulions mais la règle était de nous retrouver, à une heure précise, aux antiquités grecques. C'est formateur.»

Désormais, Barbet Schroeder va toujours dans les musées et un peu moins au cinéma, lui qui a sans doute tout vu depuis son adolescence à la cinémathèque. «J'essaie d'aller voir les films qui me semblent importants. Je vais bientôt aller voir le Scorsese, j'ai vu Oppenheimer cet été, et Barbie, bien entendu. Je ne pouvais pas manquer un film, par ailleurs d'un mauvais goût pas possible, qui se fait interdire dans plusieurs pays pour apologie du féminisme ou de l'homosexualité. C'est intéressant tout de même.»

Comme un retour aux origines, l'histoire de l'art est justement au centre de son nouveau film, *Ricardo et la peinture*, portrait d'un peintre d'origine argentine, arrivé en France il y a près de cinquante ans et ami du cinéaste depuis presque aussi longtemps. Ricardo, c'est l'alter ego de Barbet avec qui il poursuit d'interminables conversations sur les peintres anciens et modernes. «J'ai acheté des toiles de Ricardo chaque fois que j'ai pu le faire. Dans mon appartement de New York, il n'y a que ses œuvres aux murs, ce qui étonne toujours mes amis. D'ailleurs, je prévois d'en faire don au musée de Lausanne, où je vis.»

Filmer son ami, choisir les paysages qui l'inspirent, l'observer peindre ses toiles gigantesques ou écouter ses discours sur la puissance de Velasquez résume justement Barbet Schroeder. Il avait entrepris la même démarche avec Charles Bukowski, à la fin des années 70. Durant les sept années qui avaient été nécessaires pour trouver le financement du film, Barbet Schroeder avait décidé de capturer leurs innombrables rencontres. «Parce que je ne voulais pas garder cela pour moi seul. Bukowski était un génie et un homme d'une exceptionnelle générosité. Il n'était pas un maître qui s'adresse à un élève, il ne cessait d'appeler au dialogue. Selon moi, il n'y a pas de meilleure incarnation de Diogène.»

A propos de cet épisode de sa vie, le cinéaste ne résiste pas à raconter une autre anecdote, plutôt éloquent sur la nature de son caractère. «J'ai fini par trouver une maison de production pour *Barfly* mais juste avant le début du tournage, ils m'ont dit qu'il fallait abandonner parce qu'ils avaient des problèmes d'argent.» Comme le raconte Charles Bukowski dans son roman *Hollywood*, Barbet Schroeder a alors utilisé les grands moyens. «J'ai commencé par faire la grève de la faim devant leurs locaux. Puis, j'ai menacé de me couper un doigt et de convoquer la presse pour leur montrer le bout de chair. Pour tout dire, j'avais dérobé un produit anesthésiant et je savais que je ne sentirais rien.» Serait-il allé au bout? Barbet Schroeder prend un air étonné, comme si la question était incongrue. «Bien sûr! Je ne suis pas pianiste.»

Ainsi fonctionne Barbet Schroeder. Pour un peu, on souhaiterait que ce conteur d'exception puisse un jour se dédoubler pour réaliser un film sur sa propre vie. ◆

LE PORTRAIT

resté les quatre premières années de ma vie, le temps d'apprendre les chansons des ouvriers qui travaillaient sur le chantier à côté de chez nous. Par la suite, je suis retourné à plusieurs reprises en Iran mais plus jamais depuis que les mollahs y sont au pouvoir.» C'est ensuite la Colombie à la suite d'un autre contrat de son père. «Pour moi, ce sera toujours le pays merveilleux de l'enfance, même si la violence y était parfois insensée. A Bogotà pendant les émeutes de 1949, les insurgés avaient rempli les cuves de camions de pompiers avec de l'essence qu'ils projetaient sur des immeubles. Il y a eu des milliers de morts et le plus étonnant, c'est que ces événements ont été pratiquement oubliés.» A l'adolescence, c'est Genève, puis Paris quand ses parents divorcent, parce que sa mère, qui a renoncé à parler sa langue maternelle depuis la guerre, veut que ses enfants aient une éducation française où l'histoire de l'art tient une place prépondérante. Elle a de qui tenir : elle est la fille d'Hans Prinzhorn, psychiatre allemand et premier collectionneur de «l'art des fous», devenu plus tard l'art brut. «Ma mère nous emmenait souvent, ma sœur et moi, voir des expositions, des musées. Et lorsqu'elle devait s'absenter, elle nous laissait au

1941 Naissance à Téhéran.
1963 Fonde les Films du Losange.
1969 Premier film, *More*.
1987 Tourne *Barfly* à Los Angeles.
15 novembre 2023 *Ricardo et la peinture*, son vingtième film.

Louvre. Nous étions libres d'aller voir ce que nous voulions mais la règle était de nous retrouver, à une heure précise, aux antiquités grecques. C'est formateur.»

Désormais, Barbet Schroeder va toujours dans les musées et un peu moins au cinéma, lui qui a sans doute tout vu depuis son adolescence à la cinémathèque. «J'essaie d'aller voir les films qui me semblent importants. Je vais bientôt aller voir le Scorsese, j'ai vu Oppenheimer cet été, et Barbie, bien entendu. Je ne pouvais pas manquer un film, par ailleurs d'un mauvais goût pas possible, qui se fait interdire dans plusieurs pays pour apologie du féminisme ou de l'homosexualité. C'est intéressant tout de même.»

Comme un retour aux origines, l'histoire de l'art est justement au centre de son nouveau film, *Ricardo et la peinture*, portrait d'un peintre d'origine argentine, arrivé en France il y a près de cinquante ans et ami du cinéaste depuis presque aussi longtemps. Ricardo, c'est l'alter ego de Barbet avec qui il poursuit d'interminables conversations sur les peintres anciens et modernes. «J'ai acheté des toiles de Ricardo chaque fois que j'ai pu le faire. Dans mon appartement de New York, il n'y a que ses œuvres aux murs, ce qui étonne toujours mes amis. D'ailleurs, je prévois d'en faire don au musée de Lausanne, où je vis.»

Filmer son ami, choisir les paysages qui l'inspirent, l'observer peindre ses toiles gigantesques ou écouter ses discours sur la puissance de Velasquez résume justement Barbet Schroeder. Il avait entrepris la même démarche avec Charles Bukowski, à la fin des années 70. Durant les sept années qui avaient été nécessaires pour trouver le financement du film, Barbet Schroeder avait décidé de capturer leurs innombrables rencontres. «Parce que je ne voulais pas garder cela pour moi seul. Bukowski était un génie et un homme d'une exceptionnelle générosité. Il n'était pas un maître qui s'adresse à un élève, il ne cessait d'appeler au dialogue. Selon moi, il n'y a pas de meilleure incarnation de Diogène.»

A propos de cet épisode de sa vie, le cinéaste ne résiste pas à raconter une autre anecdote, plutôt éloquent sur la nature de son caractère. «J'ai fini par trouver une maison de production pour *Barfly* mais juste avant le début du tournage, ils m'ont dit qu'il fallait abandonner parce qu'ils avaient des problèmes d'argent.» Comme le raconte Charles Bukowski dans son roman *Hollywood*, Barbet Schroeder a alors utilisé les grands moyens. «J'ai commencé par faire la grève de la faim devant leurs locaux. Puis, j'ai menacé de me couper un doigt et de convoquer la presse pour leur montrer le bout de chair. Pour tout dire, j'avais dérobé un produit anesthésiant et je savais que je ne sentirais rien.» Serait-il allé au bout? Barbet Schroeder prend un air étonné, comme si la question était incongrue. «Bien sûr! Je ne suis pas pianiste.»

Ainsi fonctionne Barbet Schroeder. Pour un peu, on souhaiterait que ce conteur d'exception puisse un jour se dédoubler pour réaliser un film sur sa propre vie. ◆

Par **BRUNO ICHER**
 Photo **RICHARD DUMAS**

Les Echos

« Ricardo et la peinture » : éloge de l'art et de l'amitié

Barbet Schroeder consacre un précieux documentaire à son ami Ricardo Cavallo, un peintre qui ne vit que pour son art et pour l'amour de la transmission. Une pépite.

Sa carrière ne cessera jamais de nous surprendre. Après avoir signé des fictions dans tous les genres et dans tous les pays (« More », 1969 ; «Le Mystère von Bülow», 1990 ; « La Vierge des tueurs », 2000), après avoir tourné des documentaires majeurs consacrés à la « question » inépuisable du mal (« Général Idi Amin Dada : Autoportrait » en 1974, «L'Avocat de la terreur», sur Jacques Vergès en 2007), Barbet Schroeder nous revient avec un film intimiste et infiniment personnel.

Dans « Ricardo et la peinture », le cinéaste, 82 ans, dresse le libre portrait de son ami Ricardo Cavallo, peintre né en Argentine en 1954 et installé en France depuis les années 1970. Barbet a rencontré Ricardo quand ce dernier, inconnu et désargenté, vivait dans une chambre de bonne de Neuilly-sur-Seine qui lui servait également d'atelier et enchaînait les petits boulots pour subvenir à ses besoins. De bien maigres besoins. Sorte d'ascète, Cavallo se nourrit quasi exclusivement de riz et refuse de chauffer son logement-atelier pour vivre en obéissant aux variations des températures saisonnières

L'infatigable passeur

Un demi-siècle plus tard, malgré sa renommée et des toiles vendues dans le monde entier, le peintre n'a rien changé à ses habitudes. Dans sa maison de Bretagne, où il a élu domicile depuis le début du siècle, Ricardo, ses fenêtres toujours grandes ouvertes, accueille Barbet, qui s'accommode bien volontiers des conditions de vie spartiates imposées par son vieux camarade. Le cinéaste accompagne le peintre sur la côte déchirée de Saint-Jean-du-Doigt, où Cavallo, spectateur émerveillé de la nature, installe chaque jour son chevalet. Il partage avec lui un inévitable bol de riz, quelques souvenirs marquants, et évoque son itinéraire artistique singulier et son exigence dans la composition de ses toiles, souvent gigantesques.

Avec un refus salutaire de la solennité, Barbet Schroeder rend hommage à l'art de Ricardo Cavallo dans ce documentaire à la fois malicieux et instructif. Surtout, le cinéaste qui raconte avoir été toujours attiré par « les personnalités artistiques extrêmes » honore la passion contagieuse de ce passeur qui parle avec ferveur de ses maîtres (en tête de liste : Vélasquez) et, aujourd'hui encore, anime des ateliers pour les enfants en Bretagne, histoire d'initier ces derniers aux joies de l'expression artistique. Ricardo ou l'amour fou de la transmission.

LA CROIX

« *Ricardo et la peinture* » de **Barbet Schroeder**, *l'ascèse de l'artiste*

Barbet Schroeder a repris sa caméra pour filmer le peintre Ricardo Cavallo, un artiste littéralement habité par son travail, et nous fait cheminer avec lui à travers l'histoire de l'art. Un éloge de la création.

Ricardo Cavallo est un peintre, débarqué d'Argentine en 1976, qui a dédié sa vie à son travail, depuis sa petite chambre de bonne, qui lui sert d'atelier, de Neuilly jusqu'à sa modeste maison de Saint-Jean-du-Doigt dans le Finistère où il s'est installé il y a une vingtaine d'années. Réduisant ses besoins au minimum - il mange du riz à tous les repas depuis l'âge de 13 ans - pour se consacrer tout entier à son art. Chaque jour, l'horaire des marées inscrit sur ses doigts, il transporte son matériel sur son dos pour se rendre dans une grotte au bord de la mer où il tente inlassablement de capter les effets de la lumière sur les rochers, peignant sur des toiles de petit format qu'il assemble ensuite pour former son motif.

Une passion dévorante

On voit bien ce qui a pu pousser le réalisateur Barbet Schroeder à consacrer tout un documentaire à son ami de 40 ans. Un artiste total, une passion dévorante et une vie d'ascèse qui pourrait s'apparenter à celle d'un moine ou d'un saint. Sa silhouette cheminant parmi les rochers avec sa lourde charge, filmée de loin dans une très belle scène d'ouverture, n'est pas sans évoquer celle d'un François d'Assise. Et il y a une part d'expérience mystique dans son aspiration à atteindre un idéal. « Un tableau peut t'habiter pendant deux années et quand ça fonctionne, alors tu éprouves un grand plaisir », confie Ricardo à son ami. Son travail par segments pourrait d'ailleurs s'apparenter au cinéma puisque ce n'est qu'à la toute fin que l'artiste se rend compte de la totalité de son travail.

Sept ans après *Le Vénérable W*, qui clôturait sa trilogie du mal consacrée par ailleurs à Idi Amin Dada et Jacques Vergès, le cinéaste Barbet Schroeder, 82 ans, est de retour avec ce film lumineux sur la peinture. « Une sacrée gageure », le prévient d'emblée son ami. Mais la nature généreuse de Ricardo Cavallo, son érudition, sa fascination pour Vélasquez ou Monet nous fait cheminer avec lui à travers l'histoire de l'art depuis les extraordinaires portraits du Fayoum peints au I^{er} siècle de notre ère jusqu'au portrait de Mme Cézanne. Comme si au-delà des civilisations et des époques, seul comptait le regard de l'artiste. « La vie véritable se trouve dans la création », constate Ricardo Cavallo. Le réalisateur, parfois présent à l'image, le suit de la Bretagne, où il a ouvert une école de peinture pour les enfants de son village, à Paris, en passant par une escapade dans le Sud chez un collectionneur et filme une amitié partagée autour de l'art et de la beauté.

L'œuvre foisonnante du cinéaste franco-suisse semble happée par le côté obscur des êtres. Mais il refuse qu'on la fige dans une case. Et, à 82 ans, dédie un film lumineux à son ami peintre Ricardo Cavallo.

Barbet Schroeder

Propos recueillis par Guillemette Odicino
Photo Jérôme Bonnet pour Télérama

Il sourit tout le temps. Et rit même, avec un plaisir gamin, en vous racontant comment il a manipulé Amin Dada pour un documentaire ou pourquoi il a failli se couper lui-même le petit doigt. Rien ne semble pouvoir entamer Barbet Schroeder, 82 ans, et toujours cette allure folle de baroudeur chic dont la filmographie reste l'une des plus fascinantes du cinéma international. Fondateur des Films du losange, à 22 ans, par admiration pour Éric Rohmer, réalisateur des documentaires que l'on nomme dorénavant « la Trilogie du mal » (*Général Idi Amin Dada : autoportrait*, en 1974 ; *L'Avocat de la terreur*, en 2007 ; *Le Vénérable W.*, en 2016), il a signé une œuvre de fiction aussi disparate que voyageuse, d'Ibiza à la Colombie (*La Vierge des tueurs*, 2000), son pays d'enfance, en passant par Hollywood durant plus de vingt ans. Entre des films d'auteur où il interroge les limites (celle de la drogue dans *More*, en 1969, du sexe dans *Maitresse*, en 1976, de l'alcool dans *Barfly*, en 1987) et des perfections de thrillers comme *Le Mystère von Bülow* (1990) et *JF partagerait appartement* (1992), suivre Barbet Schroeder est un véritable jeu de piste. Mais inutile de demander l'exégèse de son œuvre au Suisse cosmopolite : analyser ses propres thématiques, non merci ! Le cinéaste s'intéresse trop aux autres, à leurs zones d'ombre, pour perdre du temps avec les siennes. Avec son dernier documentaire, *Ricardo et la peinture*, consacré à son grand ami, le peintre Ricardo Cavallo, il choisit, d'ailleurs, la lumière. « *Pour finir en beauté, sur la beauté* », dit-il. En souriant, évidemment.

À VOIR



Ricardo et la peinture, de Barbet Schroeder.
En salles.

LIRE critique p. 57.

Comment avez-vous connu Ricardo Cavallo ?

Je l'ai rencontré grâce à un autre ami, le grand galeriste Karl Flinker. Il m'a emmené chez lui, là même où nous avons filmé. Ces sept étages pour arriver dans la chambre de bonne qui lui servait d'atelier. Ricardo est un personnage unique, une combinaison d'intelligence extrême et de modestie inouïe. Et un artiste totalement possédé par son travail.

Vous le filmez en train de disposer ses plaques de peinture comme un cinéaste ferait le montage d'un film.

Je n'ai jamais pensé à cette similitude. Je suis juste fasciné par sa manière de tout sacrifier à sa peinture. Nous sommes amis depuis quarante ans et cela faisait des décennies que je voulais prendre le temps de faire un film sur lui.

La peinture a-t-elle toujours été importante dans votre vie ?

On s'intéresse à la peinture quand nos parents s'y intéressent, nous emmènent au musée. Chez moi, ce phénomène a été accru : après avoir quitté mon père, et donc l'Amérique du Sud, ma mère s'est d'abord installée avec ma sœur et moi à Genève, mais elle tenait à ce que nous ayons une éducation française. Nous sommes donc partis pour Paris, où elle ne connaissait personne, et nous sommes passés d'hôtel en hôtel pendant six mois, en attendant qu'elle trouve un logement et des places, pour nous, dans un lycée. Puisqu'elle n'avait personne pour nous garder, elle nous déposait au Louvre et nous récupérions plusieurs heures plus tard dans la salle des antiquités grecques ! À onze ans, les chefs-d'œuvre du Louvre me servaient de »

26 août 1941

Naissance
à Téhéran (Iran)

1963

Fondation
des Films
du losange

1969

More, premier
film

1987

Barfly

2000

*La Vierge
des tueurs*

2016

Le Vénérable W.



» nourrice. Puis j'entre au lycée Condorcet. Là, j'assiste à des bagarres où des élèves se mettent en cercle et crient : « *Du sang! Du sang!* » C'était horrifant pour moi qui, en Colombie, avais assisté à des émeutes où le sang coulait vraiment.

L'influence de votre grand-père maternel, Hans Prinzhorn, le psychiatre et historien de l'art allemand qui a constitué une importante collection d'« art des fous », a-t-elle joué, aussi ?

Je ne l'ai pas connu. Il est mort très tôt, en 1933, et heureusement pour lui : en tant que chef d'hôpital, il aurait été confronté aux nazis, qui seraient venus chercher ses malades pour les exterminer. Ensuite, le régime hitlérien s'est servi de son livre sur l'art des fous pour faire une exposition sur « l'art dégénéré ». Ma mère m'a élevé dans le culte de ce grand-père extraordinaire. Avec elle, je suis allée dans sa cabane dans les bois, près de Heidelberg, où il avait réuni sa collection, et où tous les paysans des alentours se souvenaient de lui avec adoration.

mencer, avec l'excuse d'un partenaire suffisamment curieux pour essayer. Moi, j'avais refusé, mais pour le film je me suis demandé ce qui se serait passé si j'avais dit oui. Ce point de départ a donné l'histoire d'une femme fatale en tee-shirt.

Au son des Pink Floyd...

Ils n'étaient pas connus du tout. Ils avaient fait un premier disque que j'adorais et qui n'avait pas bien marché. Je les ai appelés et leur ai dit : « *J'ai fait un film à Ibiza...* » Et ils ont tout de suite été intéressés car ils y avaient passé l'été précédent ! Ils ont aimé que *More* soit contre les drogues dures et pour les drogues psychédéliques. Je ne voulais pas de musique de film mais une musique que mes personnages écoutent, et j'ai même fait un plan sur une cassette audio qui s'arrête pour que le spectateur comprenne bien que ce n'était pas une bande originale. Un des plans les plus ridicules du film ! Il a eu énormément de succès. Il a d'abord été interdit, comme prévu : un film sur la drogue à cette époque, c'était impossible.

« Je cherche à comprendre le mal. D'où vient-il ? Comment est-il possible ? Un moine bouddhiste n'est pas censé être génocidaire. »

Votre goût pour la différence, la folie et le mal vient de lui ?

Je ne crois pas. Par exemple, j'ai eu l'idée de réaliser *Général Idi Amin Dada : autoportrait* parce que je collectionnais les lettres d'Amin Dada publiées dans la presse, et que je voulais comprendre cette espèce de Père Ubu. Je me suis rendu en Ouganda et j'ai découvert qu'il était très sympathique. Il paraissait si innocent ! Le film a eu un grand succès comique, très inattendu pour un documentaire sur un dictateur sanguinaire.

C'est un peu le point commun de votre galerie de monstres. Ils sont tous « sympathiques »...

Je cherche à comprendre le mal. D'où vient-il ? Comment est-il possible ? Un moine bouddhiste, comme « le Vénéérable W. », normalement, n'est pas génocidaire... J'ai eu beaucoup d'autres projets de cette sorte qui n'ont pas abouti. Un moment, j'avais obtenu l'autorisation de filmer des membres de l'entourage de Pol Pot qui résidaient encore en Thaïlande. Je leur avais fait croire que je ne voulais pas leur faire parler politique, mais qu'ils évoquent leur belle jeunesse militante à Saint-Germain-des-Prés ! Ils étaient d'accord, mais impossible de décrocher un financement. Je me suis aussi intéressé, un temps, à Isabelita Perón, la dernière épouse de Juan Perón : un personnage effrayant, qui, après la mort de son mari, s'est mis en couple avec José López Rega, le chef des escadrons de la mort en Argentine. Mais ils n'étaient plus au pouvoir quand j'ai été prêt. Ils n'étaient plus dangereux. C'est le mal en action qui est intéressant.

Vous êtes passé à la réalisation en 1969 avec *More*, l'histoire d'un jeune étudiant allemand initié à la drogue à Ibiza.

Un premier film est toujours autobiographique. J'ai raconté une période de ma vie où j'étais amoureux d'une fille qui avait été junkie, ne l'était plus, mais ne pensait qu'à recom-

Avant *More*, vous aviez fondé les Films du losange, à 22 ans !

Je voulais participer à la naissance de certains films. Pourtant, mon rapport avec le cinéma avait mal commencé : à Bogota, mes parents décident de m'emmener, à 7 ans, voir *Bambi*. Mais j'étais tellement en larmes que ma mère a dû me sortir de la salle. Elle en a conclu que le cinéma n'était pas pour moi, que j'étais trop sensible ! Plus tard, arrivé à Paris, j'ai découvert la Cinémathèque. Un choc. Jusqu'au moment où j'ai décidé de rencontrer mes deux idoles : Éric Rohmer et le critique Jean Douchet. J'ai sympathisé avec Rohmer aux *Cahiers du cinéma*, qui m'a confié qu'il voulait réaliser des films sans argent du tout. Quand il s'est fait virer des *Cahiers* par Rivette, il a envisagé de créer une revue concurrente. Je n'étais pas d'accord, et je lui ai proposé, plutôt, de créer une maison de production. Le siège social était ma chambre d'adolescent, dans l'appartement de ma mère. Qui, pour le petit capital de départ, m'a prêté de l'argent en vendant une toile d'Egon Schiele dont elle avait hérité. Nous avons d'abord fait *La Carrière de Suzanne* (1963), dont les scènes d'intérieur ont été tournées chez ma mère. En matière de production, il n'y avait pas plus radical : du 16 mm en noir et blanc muet, doublé ensuite. *La Carrière de Suzanne* a une durée de cinquante-deux minutes, et nous en avons cinquante-cinq de négatif. En découle une esthétique passionnante, à la John Ford : Rohmer ne tournait que les plans qui allaient être dans le film. Et les figurants étaient des copains qui payaient eux-mêmes leur café ! Ensuite, nous devions enchaîner avec *Ma nuit chez Maud*, qui, au début, s'appelait *La Fille à bicyclette*. Mais le type de l'ORTF chez qui j'étais allé demander un financement a jeté le scénario par terre : « *C'est du théâtre filmé !* » Alors, nous avons d'abord tourné *La Collectionneuse* (1967), où je faisais tout : assistant, comptable, électricien... Plus tard, le type de l'ORTF est devenu patron d'UGC et il a distribué *Ma nuit chez Maud* !

À VOIR

« Les 60 ans des Films du losange » rétrospective en présence de nombreux invités, dont Barbet Schroeder, du 13 au 27 décembre, au cinéma Le Champo, 51, rue des Écoles, Paris 5^e.

Comment vous retrouvez-vous à Hollywood ?

J'apprends l'existence d'un gorille qui est « pensionnaire » d'une université pour des expériences sur le langage, et qu'il y a conflit entre le zoo qui veut le récupérer et la scientifique qui est un peu devenue sa maman et risque de s'enfuir avec lui ! J'ai pris le premier avion pour San Francisco et j'ai rencontré le gorille. Au bout d'un an de démarches, j'ai réussi à ce que le zoo le donne à une fondation. Puis j'arrive à convaincre le producteur indépendant Saul Zaentz de financer un film de fiction sur le sujet. Mais la fondation se met à réclamer pour le gorille le même salaire qu'un Jack Nicholson puisqu'il a le rôle principal ! Avec Nestor Almendros, mon chef opérateur, nous avions déjà beaucoup filmé l'animal lors des repérages, je me suis donc rabattu sur un documentaire en faisant des années de recherche auprès de tous les experts sur les singes. Lors du montage de *Koko, le gorille qui parle*, en 1979, à San Francisco, je découvre un livre de Charles Bukowski et j'en tombe fou, je dévore toute son œuvre. Impossible de le joindre, alors j'engage un détective pour le trouver. Bukowski m'envoie d'abord bouler.

Comment l'avez-vous convaincu pour *Barfly* ?

En lui disant que je voulais filmer une œuvre de respect. Et nous ne nous sommes plus quittés, Charles Bukowski et moi. Sept ans pour réussir à monter le film. Personne n'en voulait, et je comprends que c'est à cause du sujet de l'alcool. Tout le monde aurait voulu qu'au moins, à la fin, il soit question des Alcooliques anonymes. Ce n'était pas le but ! Quand, enfin, Mickey Rourke accepte de jouer le rôle principal, c'est le producteur qui fait faillite. Ensuite, un type riche dans l'immobilier prétend être intéressé. Il se déclare prêt à engager un million de dollars. Nous sommes sauvés... et j'apprends qu'en fait il essaye de revendre les droits du film en douce pour cinq millions. J'ai fini par menacer mon producteur, Menahem Golan, qui voulait abandonner le projet, de me couper le petit doigt, de faire une conférence de presse aux côtés de Mickey Rourke avec mon auriculaire à la main. Il a été impressionné. Ça a marché.

dable. Il ne voulait absolument rien savoir sur le rôle. Il faisait une prise, me regardait, je n'avais pas besoin de parler, il comprenait exactement ce que je voulais dans mes yeux, et il refaisait, ou pas, la prise. J'étais scié.

JF partagerait appartement (1992), Kiss of Death (1995), Calculs meurtriers (2002) : qu'est ce qui vous intéressait dans le cinéma de genre ?

JF partagerait appartement appartient à un sous-genre du thriller que je nommerais « cela aurait pu vous arriver... », dans la même veine que *Liaison fatale*. L'idée qu'une jeune fille encore un peu immature choisisse d'en copier une autre, c'était passionnant. Pour le studio, les deux actrices se devaient d'être blondes mais moi, je les voulais rousses. J'ai dit : alors tant pis, vous pouvez chercher un autre metteur en scène. En plus, c'était un cauchemar car toutes les stars voulaient jouer les deux rôles féminins alors qu'il me fallait deux jeunes actrices de moins de 25 ans.

Vous avez été l'un des premiers à diriger un certain Ryan Gosling dans *Calculs meurtriers*.

Lors du casting, j'avais vu tous les acteurs de sa génération ! C'est un exemple de casting formidable car il s'agissait de trouver de très jeunes acteurs, donc pas encore connus. Ce genre de série B de studio requiert beaucoup de travail et c'est excitant de le faire le mieux possible en y croyant. J'étais toujours producteur exécutif, avec le contrôle du scénario, du casting et du montage final. Pour moi, Hollywood était au cinéma ce que Florence ou Venise étaient à la peinture. Un berceau de l'art. Évidemment, il ne faut pas regarder les mauvais films qui y sont nés. Mais il y a aussi de mauvais tableaux qui ont été peints à Florence !

Quels sont vos thèmes majeurs ? Le mal ? L'addiction ?

Peut-être. Je ne veux pas le savoir. C'est pour cela que j'ai toujours refusé de participer à un documentaire ou un livre sur moi. Je ne veux pas connaître mes thèmes et en discuter. Faire un travail d'auteur, quelle horreur ! Quelqu'un a écrit un livre sur moi ¹, on me dit qu'il est très bien. J'en ai lu une page, puis j'ai arrêté : je veux rester innocent et ne

« J'ai menacé mon producteur, qui voulait abandonner le projet 'Barfly', de me couper le petit doigt. Ça a marché. »

Vous l'auriez fait ?

Oui, bien sûr. Avec une petite injection d'anesthésique, on ne sent rien... Comme je ne fais pas de piano, ce n'était pas très grave de me priver d'un petit morceau de moi pour ce film auquel je tenais tant.

Comment s'est passée la collaboration avec Mickey Rourke ?

Avant toute chose, il a demandé une voiture de service : une Mercedes blanche décapotable et rien d'autre. Mehanem Golan cherche et ne trouve qu'une marron décapotable. Mickey a accepté, mais, en fait, chaque matin, il arrivait sur le plateau en Harley Davidson avec la voiture qui le suivait ! Voilà le genre du mec. Pourtant, il a été formi-

pas savoir trop de choses sur moi ! Être trop conscient de soi empêche de se surprendre. Il serait temps que je le lise, tout de même, ce livre, car il y a peu de chance que je fasse d'autres films, comme je suis en train de perdre la vue...

Pour finir, d'où vient votre prénom si singulier ?

Du héros d'un livre qu'adorait ma mère : *Le Voyage*, de Charles Morgan, l'écrivain le plus célèbre du monde dans les années 1930-1940. Je n'ai jamais réussi à finir le roman : je voyais mon prénom tout le temps, cela m'énervait. En fait, c'est mon second prénom. Le premier est Gian-Reto. Encore plus bizarre, non ? ●

¹ *Barbet Schroeder, ombre et clarté*, de Jérôme d'Estais, éd. LettMotif.

BEAU GESTE

Le processus créatif et ses mystères dévoilés par un Barbet Schroeder humble et admiratif.

Peintre figuratif d'origine argentine, Ricardo Cavallo vit en ascète sur la côte bretonne où il puise son inspiration dans la contemplation de la nature et enseigne gratuitement la pratique du dessin aux enfants. C'est à ce « saint moderne », dont il chérit l'amitié depuis quarante ans, que **BARBET SCHROEDER** consacre son nouveau documentaire. **RICARDO ET LA PEINTURE** est un éloge de la beauté et du partage qui tranche avec son portrait dérangent de la figure maléfique du moine extrémiste birman Ashin Wirathu dans *Le Vénérable W.* (2017).

S'il apparaît parfois à l'image, le cinéaste filme Ricardo avec simplicité, comme s'il avait peur de déranger, sinon de phagocytter son travail. Une



modestie de la mise en scène (même si on aurait aimé une musique moins envahissante) qui s'accorde à l'humilité de son sujet. Devant la caméra, les scènes de la vie quotidienne sont aussi importantes que l'évocation du

Éloge de la beauté et du partage autour du travail du peintre Ricardo Cavallo.

processus créatif proprement dit, car elles lui sont indispensables – si l'artiste dort la fenêtre ouverte hiver comme été, c'est pour mieux se connecter au monde extérieur, qui est son véritable atelier. Regarder Ricardo Cavallo, habillé comme un pêcheur en eaux profondes, peindre dans une grotte marine bientôt envahie par la marée haute, puis assembler dans son jardin les plaques de son nouveau tableau géant, est un spectacle fascinant.

Et l'entendre transmettre son érudition encyclopédique, mais jamais pédante, est un régal, qu'il parle des analogies entre une fresque de Raphaël et une sculpture aztèque, ou évoque son admiration pour Velázquez. « Ce serait bien de pouvoir continuer dans ce bonheur comme ça, tous les jours », suggère Barbet Schroeder dans les dernières minutes du film. On ne saurait mieux dire. – **Samuel Douhaire**



Documentaire, France (1h46).
En salles. **LIRE** aussi p. 4.



Ricardo et la peinture de Barbet Schroeder

Passion sereine

par Marcos Uzal

Barbet Schroeder a toujours cultivé l'art du portrait, non seulement dans les trois documentaires qui constituent la trilogie du mal – *Général Idi Amin Dada : autoportrait* (1974), *L'Avocat de la terreur* (2007), *Le Vénérable W.* (2016) –, mais aussi dans ses films avec Charles Bukowski (*The Charles Bukowski Tapes*, 1985, côté documentaire ; *Barfly*, 1987, côté fiction) et dans des fictions centrées sur des figures hors du commun, possédant une aura fascinante ou une emprise insaisissable : *Maîtresse* (1976), *Tricheurs* (1984), *Le Mystère von Bülow* (1990) ou *La Vierge des tueurs* (2000). Pour une fois, il se penche sur une figure dénuée de monstruosité ou de névrose, qui n'est au contraire que partage et bonté : le peintre d'origine argentine Ricardo Cavallo, dont il est l'ami depuis quarante ans. Les qualités humaines de ce dernier, que Schroeder qualifie de « saint moderne », ne font aucunement de *Ricardo et la peinture* un film lénifiant, car cet homme est lui aussi à sa manière un extrémiste, un radical, mais dévoué à une seule cause : l'art. Sa vie dans le village de Saint-Jean-du-Doigt dans le Finistère, où il s'est installé depuis des années, semble ascétique, mais s'il mange

des plats frugaux, systématiquement avec du riz, c'est pour ne pas avoir à perdre trop de temps à imaginer ou élaborer des repas, et s'il dort la fenêtre ouverte et sans chauffage, quelle que soit la saison, c'est pour toujours être accordé à la température du monde extérieur, son principal atelier.

Il peint de très grandes peintures sur bois, des paysages, essentiellement, mais fragment par fragment, sur des petites plaques qu'il assemble ensuite comme un puzzle. « Il y a quelque chose de cinématographique dans cette manière de travailler », dit-il, notamment dans le fait de construire une œuvre par segments et de ne pouvoir la contempler entière qu'une fois tous les éléments réunis. Ainsi, c'est moins la construction d'une œuvre que suit Schroeder que ce travail quotidien, obstiné, qui se concentre sur des détails pour mieux voir l'ensemble. L'amitié entre les deux hommes autorise le cinéaste à entrer dans le cadre, et on sent le bonheur qu'il a, lui qui a connu tous les modes de production, y compris ceux du blockbuster hollywoodien, à s'accorder à cet artisanat, mais aussi sa crainte de trop déranger les choses. « C'est un peu obscène de venir voir un peintre et de lui poser des questions

pendant qu'il peint », déclare-t-il à Ricardo, qui admet alors : « Je suis avec vous plus qu'avec ma peinture. » On touche là à une limite dont le film est parfaitement conscient : au fond, on ne voit pas grand-chose de l'acte de peindre en observant un peintre au travail. On peut marcher sur ses pas, éprouver l'univers concret où il travaille, voir les mêmes paysages, les mêmes lumières, partager ses repas, mais l'acte de création demeure pour l'essentiel un mystère.

Mais Ricardo a une autre qualité, qui est l'axe central du film : il sait parler de l'histoire de la peinture et des peintres qu'il admire avec une acuité et une mémoire admirables. C'est d'ailleurs peut-être ainsi, indirectement, qu'il parle le mieux de son propre travail. Autant que le portrait d'un artiste, le film est donc également ce que Schroeder appelle « une navigation dans l'histoire de l'art » racontée par un homme pour qui la peinture est l'élément naturel, sans qu'il y ait de séparation entre le savoir et la pratique, entre l'intelligence et l'instinct. L'aspect assez idéal, quasi utopique, de la vie de Ricardo s'accomplit dans sa générosité très spontanée à transmettre aux autres, à son ami autant qu'à des adolescents à qui il enseigne le dessin. Il regarde les tableaux comme il regarde la nature, et inversement ; et à tous, enfants comme adultes, collègues peintres comme jeunes visiteurs, il parle à la même hauteur. Dans la grotte près de la mer où il peint l'œuvre qui l'occupait pendant le tournage du film, il est bien l'héritier des premiers peintres rupestres, comme il est celui de Velázquez ou du Caravage lorsqu'il les évoque. Et c'est précisément parce qu'il est traversé par toute l'histoire de l'art qu'il est à la fois si modeste et si souverain, côtoyant les maîtres anciens comme il côtoie ses élèves. « Ça serait bien de pouvoir continuer dans ce bonheur tous les jours, comme ça », dit Schroeder au moment de partir. ■

RICARDO ET LA PEINTURE

Suisse, France, 2022

Réalisation Barbet Schroeder

Image Victoria Clay

Son Elie Peyssard

Montage Julie Lena

Musique Hans Appelvist

Production Bande à part Films, Les Films du Losange,

Radio Télévision Suisse, SRG SSR

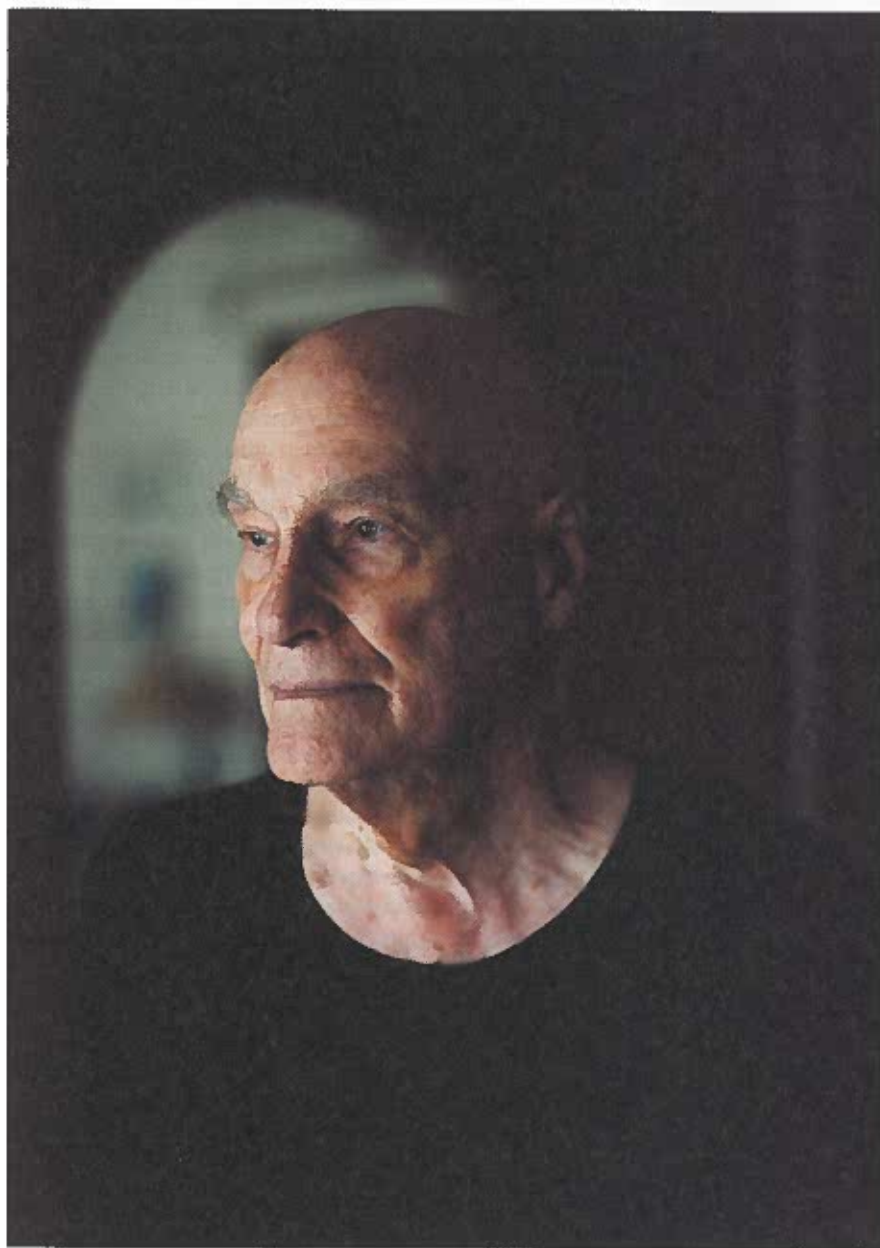
Distribution Les Films du Losange

Durée 1h46

Sortie 15 novembre

Le beau et le bon

Entretien avec Barbet Schroeder



Barbet Schroeder photographié par Martin Colombet pour les *Cahiers du cinéma*, à Paris, le 3 octobre.

Comment vous est venue l'idée d'un long métrage consacré à Ricardo Cavallo ?

C'est très simple : il y a très peu de gens qu'on rencontre dans une vie qui sont de la qualité de Ricardo. Quand je l'ai rencontré au début des années 1980, il est vite devenu un ami très proche. Cette relation s'est prolongée au fil des ans. Nous ne nous voyions pas très souvent

car j'étais toujours en train de faire des films à droite à gauche, mais je lui proposais dès que je le pouvais de venir avec moi. Je me rappelle lui avoir demandé de m'accompagner à Medellín pour *La Vierge des tueurs*. Je voulais qu'il s'occupe des couleurs. J'avais moi-même beaucoup d'idées sur le sujet – il s'agissait de travailler avec cinq ou six couleurs

principales et d'harmoniser, par exemple, le jaune du taxi et celui de la veste de l'assassin. C'était complètement fou de ma part : il n'était pas question pour lui de s'arrêter de peindre pour collaborer à un film. J'ai continué à le voir très souvent, à Paris ou en Bretagne, et je lui disais qu'un jour je ferais un film sur nous, sur la peinture, mais que je voulais y consacrer le temps nécessaire. Tant que j'avais des projets en cours, je n'avais pas l'esprit assez libre. Et puis le film sur lequel je travaillais est tombé à l'eau : ce devait être une adaptation de *L'Art de perdre* d'Alice Zeniter, un très grand roman sur l'Algérie, du point de vue d'une famille qui est – peut-être – une famille de harkis. Depuis l'âge de 15 ans, je me sens très proche de l'Algérie. J'ai aussi des petits-enfants kabyles. Je me suis accroché à ce projet le temps qu'il fallait, mais la télévision française, qui devait être l'un des financeurs, ne m'a pas suivi. Il y a quelque chose qui doit les diviser... comme ça divise le pays ! En conséquence, je me suis mis au travail, à 100% sur le projet autour de Ricardo. Mon souhait était de refléter mon amitié et de faire comprendre à quel point je suis fasciné non seulement par sa peinture, mais aussi par les explications qu'il me donne lorsque nous visitons des musées ensemble. C'est cela qui m'a inspiré : la découverte d'un artiste et plus généralement la découverte à travers lui de cet art qu'est la peinture.

Il y a aussi eu une performance avec ce peintre, un très beau plan tourné à l'occasion d'une exposition de lui dans le Morbihan et que vous avez mis en ligne...

Lors d'une de nos discussions, Ricardo m'a dit qu'il allait exposer à Kerguéhennec, et je suis allé sur place peu après le vernissage. En parcourant l'exposition, en 2013, je me suis dit qu'il y avait matière à un plan-séquence, dont je voyais les différentes étapes. J'ai improvisé sur place, avec une caméra haute définition, une 4K de Sony dont j'étais fou et qui ne me quittait pas à l'époque parce qu'elle tenait dans ma poche. J'étais

malgré tout épuisé par ce tournage de quatorze minutes, et j'ai conservé mon essoufflement à la fin du plan.

N'avez-vous pas été tenté d'intégrer ce plan au long métrage ?

Non, pas un plan de quatorze minutes ! Pas question de faire un documentaire de quatre heures réservé aux initiés. Chaque minute compte, et il faut toujours réduire au montage, pour arriver le plus près possible de l'heure et demie, à partir de cent heures de rushes.

Vous décrivez et filmez l'œuvre d'un peintre qui travaille sur le fragment, or la structure du film repose aussi sur des segments, à l'opposé du plan-séquence de Kerguéhennec.

Oui, Ricardo faisait chez lui des toiles qu'il assemblait pour en faire de plus grandes, mais c'est vraiment après avoir fait le grand tableau *La Ville*, qui est aujourd'hui chez moi, qu'il a commencé à travailler à partir de fragments carrés. C'est un travail considérable et sophistiqué, car il faut d'abord faire un dessin grandeur nature qui montre comment les fragments seront assemblés.

Aviez-vous prévu d'apparaître autant, ce qui est inhabituel dans vos documentaires ?

Pas du tout. Je déteste les metteurs en scène qui apparaissent dans leurs films ! Mais c'est arrivé grâce à Victoria Clay, avec laquelle je travaille à la caméra depuis plusieurs films et qui était cheffe opératrice sur *Le Vénérable W*. Je crois beaucoup aux caméras multiples. J'exagère, bien sûr, mais on pourrait presque dire que plus il y en a, plus je suis content,

même si elles sont dans le champ les unes des autres. J'ai tout de même été le premier cinéaste à tourner un long métrage de fiction en numérique, avec de multiples caméras aussi, *La Vierge des tueurs*. Cela fait partie des petites choses dont je suis le plus fier ! Quand Victoria a commencé à me filmer, j'ai protesté, puis je me suis dit que ma présence faisait partie du film et que je devais la laisser faire, malgré le petit pincement au cœur que je ressentais quand je savais que j'étais à l'écran. Il est arrivé la même chose au montage avec Julie Lena, qui a souhaité utiliser ces moments-là. Le film est conçu sur l'idée d'une amitié, et on nous voit tous les deux travailler. C'est le plus autobiographique de mes films. Dans les documentaires précédents, où j'ai filmé des « méchants », ma relation à ceux que je montrais n'était pas tellement cinématographique. J'essayais d'abord de les faire parler d'eux-mêmes. Avec Ricardo, le contexte était différent, et le fait de me trouver dans le film m'a permis d'intégrer une forme d'intimité que l'on trouve normalement dans les fictions. Cette idée m'a beaucoup intéressé : je filmais pour une fois un « bon ».

Après votre « Trilogie du mal », consacrée à des « méchants » – Idi Amin Dada, Jacques Vergès et Ashin Wirathu –, allez-vous filmer d'autres figures du bien ou du beau comme Ricardo ?

Je n'en connais pas d'autres. Pour moi, Ricardo est comme un saint. Avec tout le côté quotidien et simple des saints. On ne les trouve pas dans le ciel au milieu d'un arc-en-ciel ! C'est un ermite, mais s'il ne se chauffe pas l'hiver, c'est pour ne

pas devoir passer de la chaleur au froid au moment où il peint à l'extérieur et ne pas perdre une heure de travail avant de s'en accommoder. Il ne veut pas passer trop de temps à faire la cuisine ou les courses, ne pas dépenser trop d'argent pour manger. Ce ne sont pas des sacrifices mais un mode opératoire pour vivre d'une certaine manière, que j'ai observée chez beaucoup d'êtres de très grand talent, dont Rohmer, mon maître. À mes débuts dans le cinéma, j'étais sidéré de voir à quel point il mettait en place tous les systèmes, pour arriver à faire ses films sans un sou. Il ne faisait qu'une prise. Il savait exactement où cette prise irait dans le film. Il connaissait toute la liste des plans. Il n'y avait que John Ford qui filmait de cette façon. Quand nous avons fait *La Carrière de Suzanne*, nous n'avions pas du tout d'argent. Pour ce film de cinquante-deux minutes, nous nous sommes limités à cinquante-cinq minutes de négatif. Il fallait bien sûr le développer puis éventuellement faire une copie plus tard... Mais au début il n'y avait pas d'argent pour cela non plus. Si nous allions dans un café pour tourner, nous demandions à des copains de faire de la figuration. Il fallait qu'ils consomment à leurs frais pour pouvoir justifier leur présence à la terrasse ! Rohmer évidemment n'aurait jamais pris un taxi. Je n'ai jamais pu l'inviter au restaurant. Il pensait aussi qu'il devait faire de l'exercice, alors il ne prenait pas l'ascenseur. J'ai eu l'habitude de vivre avec des gens comme ça. Bukowski, avec qui j'ai passé beaucoup de temps aussi, avait des approches très extrêmes. Il y avait une très longue liste de choses qu'il faisait et qu'il ne faisait pas. Ces gens que j'ai fréquentés m'ont appris qu'il faut être prêt à tout sacrifier pour aller dans une direction précise.

La question de la transmission joue un rôle essentiel dans le film.

Oui, Ricardo est un passeur et mon film racontait cela aussi. Nous avons eu l'aide d'élèves qui ont travaillé avec lui quand ils avaient 12 ans et qui en ont maintenant 20 ou 30. Les petits que l'on voit ont l'habitude de venir deux fois par semaine dans cet endroit, et la caméra ne les gêne pas du tout. Pour moi, ils étaient la clé du film, qui devait se terminer sur eux.

Entretien réalisé par Thierry Méranger à Paris, le 3 octobre.



PREMIERE

15 NOVEMBRE | ★★ ★

RICARDO ET LA PEINTURE



© DR

La tendance est au vlog chez les octogénaires français ! Barbet Schroeder (césarisé en 2018 pour son documentaire *L'Avocat de la terreur*) semble suivre la route des derniers films d'Alain Cavalier (le magistral *L'Amitié en*

tête, sorti en avril). Il réalise ici un documentaire dédié à son ami et peintre Ricardo Cavallo, constitué de plusieurs séquences (inégaux et parfois trop courtes) dans lesquelles on le voit peindre, lire, enseigner, contempler ou discuter d'art avec ses proches. De la Bretagne au Pérou, il se dégage quelque chose d'immédiatement touchant et intime dans la démarche du film, qui semble d'abord guidée par le désir du cinéaste de passer du temps avec son ami. Par sa manière de le suivre, de le questionner et de retracer l'histoire (la sienne et celle de la peinture occidentale) à ses côtés, c'est bien Barbet Schroeder qui se révèle être le véritable peintre et portraitiste du film. ♦ NM

Pays Suisse • De Barbet Schroeder • Documentaire • Durée 1h46



D'origine argentine, l'incroyable Ricardo Cavallo vit dans le Finistère depuis 2003.

Ricardo Cavallo, peintre et saint moderne

Barbet Schroeder brosse le portrait de son ami dans un film galvanisant qui nous le montre dans toute son humanité, sa profondeur et son originalité.

Lourd barda sur le dos, il descend la pente accidentée, serpentant agilement dans le gabbro, pierres de 350 millions d'années. Le chemin est long et tortueux. Qui est cet homme? Un conquérant? Un explorateur? Un scientifique? Non. Un peintre portant chevalet et grande boîte de couleurs. Il se nomme Ricardo Cavallo et c'est un phénomène. De ceux que Barbet Schroeder (*Barfly*, *la Vierge des tueurs*, *l'Avocat de la terreur*) traque et affectionne depuis le psychédélique *More* (1969). Marginaux, monstres, poètes, francs-tireurs, illuminés: tout ce qui échappe à la norme attire le cinéaste aventurier. Ricardo Cavallo, Schroeder l'a connu en 1982. Devenu son ami depuis, le réalisateur brosse ici son portrait. Celui d'une personnalité d'exception – l'expression est pesée. Un peintre très talentueux doublé d'un homme particulièrement original.

Passeur d'art et d'énergie

Une grande partie du film se situe à Saint-Jean-du-Doigt (Finistère), là où Ricardo habite et peint. Lorsque le film commence, l'artiste a entamé un immense tableau, composé à partir d'un assemblage de plaques, représentant l'intérieur d'une grotte, nichée sur le rivage. On suit son work in progress et on écoute cet exilé argentin, arrivé en France en 1974, raconter son itinéraire, son goût de la Grèce antique, la découverte de ses maîtres (Le Caravage et Velázquez), son lien avec les arbres et les animaux. Tout ce qu'il dit lors d'une visite au Louvre sur les portraits de Fayoum, Monet, Delacroix et d'autres encore est passionnant sans jamais être outrecuidant, toujours personnel, vécu à l'aune d'une existence d'ascète (il ne chauffe jamais sa maison et se nourrit frugalement). Celle d'un ermite paradoxal car généreux, ce formidable passeur ayant ouvert une petite école de dessin et de peinture pour les enfants de la région. Il est tentant de le voir comme un saint moderne, dont l'énergie à vivre procure une joie des plus fortifiantes.

Ricardo et la peinture de Barbet Schroeder > En salles le 15 novembre

ÉGALEMENT À L'AFFICHE

Encore un dernier chef-d'œuvre de Miyazaki

Le vent se lève (2013) avait été annoncé comme son dernier film. Mais le grand maître nippon de l'animation (82 ans) n'avait pas dit son dernier mot. Fable délirante par l'addition de ses récits gigognes, *le Garçon et le Héron* raconte la plongée d'un enfant de 11 ans orphelin de mère dans une succession d'arrière-mondes peuplés d'étranges démons. Un chant du cygne réussi, synonyme non de deuil mais de perpétuelle renaissance.

Le Garçon et le Héron de Hayao Miyazaki
> En salles le 1^{er} novembre



Une interaction harmonieuse entre la réalité (le jeune Mahito) et l'autre monde.

Drame historique dans l'Église

Après l'enlèvement d'Aldo Moro (*Esterno notte*, série magistrale de 2022), Marco Bellocchio s'est penché sur un autre rapt, historique mais méconnu: celui d'un petit garçon juif, arraché à sa famille en 1858, sur ordre des brigades du pape Pie IX, alors chef d'État. Cette histoire ahurissante est servie par une mise en scène opératique inspirée.

L'Enlèvement de Marco Bellocchio
> En salles le 1^{er} novembre



Edgardo, 7 ans, enlevé par les brigades de Pie IX pour recevoir une éducation catholique.

Pauvre Willem Dafoe...

Un cambrioleur de haut vol (Willem Dafoe) se retrouve enfermé à l'intérieur d'un appartement de luxe rempli d'œuvres d'art (Egon Schiele, Rayyane Tabet, Maurizio Cattelan, etc.). Les semaines passant, le prisonnier tente de survivre, à défaut de s'échapper. Un thriller angoissant, mais non dénué de grotesque, soutenu par cette idée forte que toute création est affaire de destruction.

À l'intérieur de Vasilis Katsoupis
> En salles le 1^{er} novembre

Hors pistes

LES TABLEAUX DE FAMILLE DE BARBET SCHROEDER

Le pionnier de la Nouvelle Vague consacre un documentaire enthousiasmant à son ami peintre franco-argentin Ricardo Cavallo. Rencontre au domicile du réalisateur franco-suisse qui, à 22 ans, a vendu une toile d'Emil Nolde appartenant à sa mère pour se lancer dans le cinéma.



Ricardo Cavallo devant *Systole et Diastole* (158 x 915 cm), paysage breton à 360° peint sur des panneaux de bois, 2010-2012. © Ricardo Cavallo. Photo D.R.

La peinture est partout chez Barbet Schroeder, même sur le palier. Accrochée tout en haut de la cage d'escalier qui conduit à son appartement parisien, au 6^e étage d'un immeuble du 16^e arrondissement, il y a d'abord cette grande composition de Ricardo Cavallo représentant la côte bretonne. Dans le salon, on remarque deux petites gouaches de Martial Raysse, dans la cuisine, des têtes de poissons de Jean Hélion. Près de l'entrée, dans la chambre d'appoint qui sert de bureau, une constellation de petites natures mortes, sans cadre, signées Ricardo Cavallo encore, sont fixées avec des punaises sur le mur derrière l'écran de l'ordinateur. Elles encerclent une œuvre de Marie-Louise Ogier – la mère de la comédienne Bulle Ogier, épouse du cinéaste.

Au côté opposé de la modeste pièce, on reconnaît un autre paysage de l'artiste franco-argentin Ricardo Cavallo, identifiable à sa technique inspirée de la mosaïque qui consiste à composer ses tableaux par l'assemblage de carrés de bois peints d'une trentaine de centimètres. À droite, au-dessus du lit, figure le visage d'une jeune fille blonde – cette « gamine » n'est autre que la mère de Barbet Schroeder – travaillé par un pinceau expressionniste. Son auteur se nomme Emil Nolde, le peintre allemand le plus populaire de la république de Weimar (1918-1933), symbole de « l'art dégénéré » pour les nazis, devenu, après la Seconde Guerre mondiale, une icône de la modernité. Pour comprendre le lien entre cet artiste, mort en 1956, et le réalisateur de *More* – son premier film, sorti en 1969 –, un peu d'escalade dans l'arbre généalogique s'impose.

UNE RICHE HISTOIRE FAMILIALE

Le grand-père maternel de Barbet Schroeder est l'Allemand Hans Prinzhorn. « C'était un intellectuel, psychiatre et historien d'art d'une beauté stupéfiante, décrit avec admiration son petit-fils. À l'hôpital psychiatrique de Heidelberg, où il exerçait, il s'est intéressé à la production de dessins et de peintures des résidents de l'institution. Cette collection a abouti en 1922 à la publication d'un livre, *Expressions de la folie, richement illustré*. » Barbet Schroeder se lève, étire sa longue silhouette, et se lance dans la recherche d'une édition originale rangée dans sa bibliothèque, en vain, malgré deux tentatives – on parie qu'il l'a retrouvée après notre départ...

Ricardo et la peinture est un film à voir pour apprendre à regarder.

À sa parution, l'ouvrage a fait forte impression sur Max Ernst et Paul Klee, qui ont salué comme leurs pairs ces créateurs anonymes et ignorés derrière les murs de leur asile. La démarche de Hans Prinzhorn a aussi inspiré, après la Seconde Guerre mondiale, Jean Dubuffet qui développera le concept d'art brut. « Mon grand-père traitait ces gens comme des artistes. Il est mort en 1933. Heureusement pour lui, il n'a pas assisté à leur extermination par les nazis. » Hans Prinzhorn était un proche du peintre Emil Nolde. Ce dernier a réalisé un portrait de la fille de son ami, la petite Ursula, future mère de Barbet, et lui a offert un très grand tableau représentant un jardin en fleurs.

Au début des années 1960, Barbet Schroeder a 22 ans. Il veut se lancer dans le cinéma, mais « n'a pas un rond en poche ». « J'ai réussi à convaincre ma mère de vendre la

toile de Nolde, se souvient-il. La moitié de l'argent a constitué le capital de départ de ma société de production, *Les Films du losange*. » Emil Nolde a ainsi indirectement participé au financement des films du réalisateur français Éric Rohmer et contribué aux débuts de la Nouvelle Vague. Pas sûr que cela suffise à réhabiliter la mémoire de l'Allemand... À la fin des années 2010, le passé trouble du peintre a été mis au jour. Contrairement à ce qu'il prétendait, dans les années 1930, Emil Nolde était antisémite et un national-socialiste convaincu. Un scandale outre-Rhin qui a poussé en 2019 la chancelière Angela Merkel à décrocher les deux œuvres du peintre qui décoraient son bureau.

L'histoire familiale de Barbet Schroeder est pleine de rebondissements. Il est né à Téhéran en 1941 d'une mère allemande et d'un père suisse géologue, puis a grandi en Colombie. À leur retour en Suisse, ses parents divorcent. « J'ai pris le parti de ma mère et je suis resté avec elle. Elle voulait donner une éducation française à ma sœur – de trois ans ma cadette – et à moi, alors nous sommes partis vivre à Paris, où j'ai fait ma scolarité au lycée Condorcet. »

Pendant qu'Ursula Schroeder multiplie les entretiens pour trouver du travail, une école et un logement, le Louvre « joue les gardes d'enfants ». « Comme le musée est immense, pour que l'on se retrouve, ma mère nous donnait rendez-vous à une certaine heure dans le département des antiquités grecques. J'étais très content de passer du temps dans les salles du Louvre. J'aimais beaucoup admirer les paysages de Claude Lorrain. » La famille Schroeder loge d'hôtel en hôtel et finit par poser ses valises dans un établissement situé à proximité de la librairie franco-allemande de Karl Flinker, sur l'île de la Cité. Originaire de Vienne

en Autriche, ce dernier est arrivé en France avec son père Martin en 1938. La librairie Flinker, installée au 68, quai des Orfèvres, est le lieu de rencontre des passionnés du livre, parmi lesquels Paul Éluard et Colette. Karl Flinker devient un proche de sa mère et un père spirituel pour Barbet Schroeder.

RENCONTRE AVEC RICARDO CAVALLO

Dans les années 1960, Karl Flinker ouvre une galerie et partage régulièrement ses coups de cœur avec le fils de son amie. « Un jour, en 1982, il m'a dit : "Viens avec moi, il faut que je te présente un génie." Il m'a emmené chez Ricardo Cavallo, qui vivait à l'époque dans une chambre de bonne au dernier étage d'un immeuble de Neuilly-sur-Seine. Il dormait sur le sol dans un sac de couchage, travaillait pour une société de nettoyage de bureaux afin de financer sa peinture. » C'est le début d'une amitié et de longues discussions sur l'art avec le peintre argentin arrivé en France en 1976. Le résultat de ces échanges est la sortie cet automne d'un film passionnant intitulé *Ricardo et la peinture*.

Après une trilogie documentaire consacrée au mal (*Général Idi Amin Dada* : *Autoportrait*, 1974 ; *L'Avocat de la terreur*, 2007 ; *Le Vénérable W.*, 2016), le cinéaste offre au monde une parenthèse de beauté et de bonté. « L'idée est à chaque fois la même, témoigne Barbet Schroeder. Il s'agit de s'approcher au plus près d'un homme pour essayer de le comprendre. » La caméra emboîte cette fois le pas de l'artiste né en 1954 en Argentine. *Ricardo et la peinture* débute en Bretagne. Installé depuis 2003 à Saint-Jean-du-Doigt, petite commune du Finistère, Ricardo Cavallo embarque sur son dos son chevalet, sa palette et des dizaines de plaques sur lesquelles il

retranscrit avec intensité les rochers de la côte qui le font vibrer.

Sa peinture est un sport qu'il pratique par tous les temps. Chez lui, la fenêtre est toujours ouverte, été comme hiver. Ainsi, il n'a aucune difficulté à s'adapter au climat breton et à sortir peindre sur le motif des paysages monumentaux. On le voit par exemple s'engouffrer dans une grotte accessible uniquement à marée basse. Ricardo Cavallo possède la discipline d'un ermite. Un véritable moine, au mode de vie austère, entièrement dévoué à ses pinceaux. En guise de robe de bure, un pantalon et une chemise tachés de pigments. Pas de tonsure, mais une abondante chevelure grise. Son régime alimentaire, invariable, a pour base du riz et des fruits. Ricardo Cavallo ne vit que par et pour la peinture. Ses toiles peuvent compter parfois plusieurs dizaines de ces petits panneaux carrés qu'il façonne et reprend inlassablement.

Voilà des années que le réalisateur du *Mystère von Bülow* (1990) envisage de consacrer un long métrage à son ami, formidable personnage de cinéma à l'accent qui chante et aux « r » qui roulent. Plus qu'un simple portrait, le film est un cours d'histoire de l'art en compagnie d'un attachant guide-conférencier. Car il s'agit ici de la peinture de Ricardo Cavallo, mais aussi de celles des autres. Si l'homme est frugal, il commente avec gourmandise les œuvres de ses maîtres, Eugène Delacroix, Diego Vélasquez, Claude Monet, Caravage, remontant jusqu'aux portraits égyptiens du Fayoum. Une simple question sur les premiers artistes qui ont posé leur chevalet dehors nous entraîne sans effort sur les chemins de la création. *Ricardo et la peinture* est un film à voir pour apprendre à regarder.

Avant de quitter Barbet Schroeder, nous lui demandons quel a été son dernier achat. La réponse coule de source : une toile de Ricardo Cavallo que l'on aperçoit dans le documentaire. Elle représente un cheval vu de croupe et des tubes de couleurs de même taille qui lui font face. Le jeu d'échelle est troublant. Le tableau est accroché dans l'entrée de son appartement à Lausanne, en Suisse, où Barbet Schroeder vit la majeure partie de l'année. D'autres œuvres de son ami recouvrent aussi les murs de son domicile new-yorkais. Le réalisateur de *Maîtresse* (1976) est fidèle au maître franco-argentin.

JULIEN BORDIER

Barbet Schroeder, *Ricardo et la peinture*, en salle le 15 novembre 2023.

REVUE DE PRESSE SUISSE



A Barbet Schroeder un meritato Pardo a sorpresa

Cinema • Intervista al regista de *Il mistero Von Bulow* che ha presentato fuori concorso il suo documentario *Ricardo et la peinture*

Nicola Mazzi

Mickey Rourke, Faye Dunaway, Glenn Close, Sandra Bullock, Ryan Gosling, Jeremy Irons, Nicolas Cage, Samuel L. Jackson, Meryl Streep ma anche Charles Bukowski e i Pink Floyd. Sono solo alcuni dei nomi con i quali Barbet Schroeder ha lavorato nel corso della sua lunga e luminosa carriera. Nato il 26 agosto del 1941 a Teheran, figlio di una dottoressa tedesca e di un geologo svizzero, da ragazzo fino al divorzio dei suoi genitori ha vissuto anche in Colombia. Poi all'età di 12 anni, seguì la madre a Parigi. Incontrandolo sai di essere davanti a uno di quei registi che hanno fatto la storia del cinema e che hanno creato immaginari che ancora oggi restano impressi nella memoria di chi è cresciuto negli anni 80 e 90. *Il mistero Von Bulow*, ma soprattutto *Il bacio della morte* e *Inserzione pericolosa* o anche il più recente *Formula per un delitto* sono film, anche di genere, di sicuro valore che gli hanno pure valso una nomination all'Oscar. È un uomo di cinema a 360 gradi Barbet Schroeder perché, oltre a essere regista, è anche produttore e attore. Infatti, nel 1963 ha fondato (insieme a Éric Rohmer e Pierre Cottrell) la sua casa di produzione Les Films du Losange, che ha contribuito all'esplosione della Nouvelle Vague. E come attore ha fatto alcuni cameo nei film dei suoi colleghi di quel movimento e di amici come Tim Burton.

«Quando incontrai Ricardo per la prima volta nel 1982, nel suo appartamento al settimo piano senza ascensore di Neuilly, ne fui molto impressionato e da quel momento diventammo amici»

In questa edizione del Locarno Film Festival, Barbet Schroeder è arrivato per presentare, fuori concorso, il suo ultimo progetto intitolato *Ricardo et la peinture*. Un documentario sull'opera e la conoscenza enciclopedica della storia dell'arte di Ricardo Cavallo, un artista di origine argentina che dal 1976 vive in Francia. Alla prima mondiale di *Ricardo et la peinture*, sul palco de La Sala, il direttore della rassegna Giona A. Nazzaro, gli ha consegnato un Pardo a sorpresa, per la sua carriera e per quello che rappresenta (la foto ritrae il momento). Un riconoscimento meritato che rende omaggio a un personaggio di primo piano a livello mondiale. L'indomani abbiamo avuto il piacere di intervistarlo. Maglietta e pantaloni neri, sorriso simpatico, arriva accompagnato dal suo produttore Lionel Baier (anche lui regista, tra i più apprezzati della sua generazione). Da Buenos Aires alla Bretagna, passando per Parigi, il documentario ci immerge nella storia dell'arte e ci fa scoprire la vita semplice e umile di un uomo davvero fuori dagli schemi e con un'unica e grande passione: la pittura. Un'arte che, tra le altre cose, trasmette gratuitamente agli allievi della scuola del suo paese. *Ricardo et la peinture* è la storia di una passione viscerale e simbiotica tra un pittore e la sua arte. Il film parla di Ricardo Cavallo, ma probabilmente anche di Barbet Schroeder e del suo amore per il cinema, che a 82 anni continua ancora a fare.



Locarno Film Festival

Signor Schroeder, come ha conosciuto Ricardo e che cosa l'ha attratto in lui?

Dopo il divorzio dei miei genitori, quando andai a vivere a Parigi con mia madre, conobbi Karl Flinker, un gallerista d'arte che divenne un po' il mio padre spirituale. Qualche anno più tardi, conoscendo la mia passione per l'arte, mi disse di aver incontrato uno dei pittori più geniali mai esistiti e me lo presentò. Quando incontrai Ricardo per la prima volta nel 1982, nel suo appartamento al settimo piano senza ascensore di Neuilly, ne fui davvero molto impressionato e da quel momento diventammo amici. Regolarmente lo incontravo e quando mi recavo a Parigi andavamo a visitare musei. Ogni volta che passavamo del tempo insieme mi dicevo che mi sarebbe piaciuto fare un film su di lui, ma non c'è stato mai il tempo perché il lavoro a Hollywood era davvero impegnativo. Finalmente, un paio di anni fa gliene ho parlato e abbiamo iniziato a progettare e poi a realizzarlo.

Di quanto tempo ha avuto bisogno per realizzare questo film?

È stato un lavoro molto libero, in amicizia e con una piccola troupe che lo ha seguito. Siamo stati sul set per tre settimane riprendendolo a casa sua, nel nord della Francia. Ma abbiamo girato anche a Parigi e in altri luoghi a lui cari. Non eravamo per nulla stressati dai tempi, lo abbiamo fatto con piacere e con la gioia di stare insieme.

L'idea di fare un parallelismo con la storia dell'arte le è venuta in modo naturale?

Sin dall'inizio avevo in mente il titolo: *Ricardo et la peinture* e quindi parlare della storia dell'arte era del tutto naturale. Del resto, lo conosco molto bene e so la sua immensa conoscenza della storia dell'arte e dei pittori. Un aspetto che emerge molto bene dal filmato, dove spiega in modo chiaro e semplice alcuni quadri significativi di diversi artisti.

Come giudica il suo modo di dipingere?

Lui ha sempre basato il suo stile sull'immaginazione creativa, e con gli anni ha ampliato la sua pittura anche nello spazio realizzando dipinti sempre più grandi. Per questo per una ragione pratica ha iniziato a realizzare quadri divisi in molti pic-

coli pezzi. Tutto ciò si è sviluppato in modo enorme durante gli ultimi anni. A casa mia, a Losanna, ho il suo più grande dipinto che raffigura la città di Parigi. Sono lavori complessi, che chiedono anche qualche anno di tempo per realizzarli, ma sono davvero incredibili. Ha dedicato la sua vita completamente al lavoro, non ha fatto altro che lavorare con costanza e con passione ai suoi dipinti, alle sue opere.

Perché la scelta di mostrare, in alcuni momenti, la troupe mentre sta girando?

È uno dei vantaggi che si hanno quando si girano i documentari. A mio giudizio mostrare il dietro le quinte, il lavoro della troupe, fa emergere meglio l'atmosfera nella quale abbiamo lavorato, oltre a sottolineare anche la personalità del protagonista. A volte ci sono anche in film, non mi piace molto esse-

re inquadrato, ma alla fine abbiamo tenuto quelle scene, realizzate grazie all'uso di più macchine da presa, perché generavano una sorta d'intimità e una bella atmosfera che si è creata tra noi e Ricardo e che spero arrivi anche agli spettatori.

Non possiamo terminare l'intervista senza chiederle di Hollywood. Che esperienza è stata?

Da sempre sono stato un estimatore dei film americani e sin dal primo film *More*, del 1969 con musiche dei Pink Floyd, ho cercato di trovare la strada per attraversare l'oceano e appena ne ho avuto la possibilità sono andato a Hollywood. Là ho cominciato con alcuni documentari e poi sono passato alla fiction. In particolare, ricordo con piacere *Barfly* su Charles Bukowski con Mickey Rourke, dal quale poi partimmo per girare *The Charles Bukowski Tapes*, una serie dedicata al famoso scrittore. Mi ricordo che quella vissuta a Hollywood fu un'epoca di grande lavoro perché, oltre a essere regista ero anche produttore. Altro aspetto al quale ho sempre tenuto è stato quello di avere l'ultima parola sui miei film, il famoso *final cut*, che non è semplice da ottenere negli USA. Per questo tutti i film che ho girato in America sono lavori ai quali tengo particolarmente e non sono stati deturpati dagli Studios.

Annuncio pubblicitario

Una puntura d'insetto? Non ci darà più alcun prurito!

Con un trattamento di calore localizzato, bite away® può donare un sollievo rapido ed efficace in caso di prurito, dolore e gonfiore

20x
COP. URS

NUOVO

CHF 29.90 | bite away®
Rimedio contro le punture d'insetto

Da tutte le offerte sono esclusi gli articoli già ridotti. **Offerte valide dal 15.08 al 28.08.2023, fino a esaurimento dello stock.**

MIGROS

34500294-CH-IT_04/2023



APPRECIATIONS 2

EDITO 3

FOCUS 4

Napoléon 4

Tôtem 6

La Chimère 8

CAHIER CRITIQUE 10

Ricardo et la peinture 10

La Tresse 11

L'Arche de Noé 12

Dumb Money 13

Simple comme Sylvain 14

Silent Night 15

Et la fête continue! 16

Bâtiment 5 17

Le Consentement 18

FESTIVALS 19

GIFF Genève 19

Kurzfilmtage Winterthur 23

A LA TELEVISION 26

29.11.2023

RICARDO ET LA PEINTURE

DE BARBET SCHROEDER

Barbet Schroeder nous emmène en Bretagne à la rencontre de son ami de longue date: le peintre argentin Ricardo Cavallo. Au cours de ce qui ressemble à une longue conversation intime entre les deux hommes âgés curieux, enjoués et parfois même espiègles, l'artiste ouvre la porte de son univers, et accueille avec intérêt les questionnements du réalisateur.

Les deux comparses entraînent le spectateur dans une sorte de déambulation à travers l'histoire de l'art. À commencer par Vélasquez, une figure centrale et inspirante pour lui, dont il ne se lasse pas de regarder et de commenter les œuvres. Outre ses références, Ricardo révèle aussi son style de vie ascétique, son régime basé essentiellement sur le riz, et ses lectures qui le nourrissent beaucoup. Dans une scène très touchante avec son ami, il s'épanche sur l'ensemble des livres qu'il a lu au cours des deux dernières années. Il lui confie, par exemple, avoir relu récemment une bonne partie de l'œuvre de Thomas Mann.

Le sel de ce film est sans doute ces moments partagés entre deux vieux complices, profondément passionnés par le domaine des arts. Ils se régalaient à regarder ensemble les choses différemment. D'ailleurs, certaines des questions du réalisateur, particulièrement justes et vives, ne vont pas sans rappeler aux meilleures heures du génial cinéaste qu'est Alain Cavalier. Qui a, par ailleurs, lui aussi effectué le passage de la fiction à des propositions bien plus proches du réel et de l'intime. La manière dont Barbet Schroeder approche et filme son personnage, avec une délicatesse et une grande tendresse, est un des éléments communs qu'il partage avec l'artiste. Les deux possèdent également un regard aussi singulier qu'aiguisé.

Le fait que ce documentaire donne accès à la réalité quotidienne et au processus de création de Ricardo, est un des éléments qui rend le film captivant. Ce dernier n'y va pas quatre chemins pour affirmer à quel point son travail artistique occupe une place fondamentale dans son existence. Selon lui, «la vraie vie est dans la création». Par ailleurs, les séquences dans lesquelles figure l'artiste en train de peindre, d'abord dans une grotte et ensuite en bord de mer, sont particulièrement lumineuses et plaisantes. Malheureusement, le procédé consistant à filmer durant de longues secondes des toiles et des dessins sans aucune forme de recherche, en matière de mise en scène et en cadre, est l'une des limites de ce film sur le plan formel. Néanmoins, il crée des ruptures, dans le tempo et la construction du récit, qui fonctionnent globalement assez bien.

Noémie Baume



FRANCE / SUISSE,
2023

GENRE Documentaire

DURÉE 1 h 46

DIST.
Bande à part Films

ÂGES 8/12

NOTE 14

DATE DE SORTIE
22 novembre

Ⓜ Ricardo Cavallo
et Barbet Schroeder.
© Bande à part
Films

Ricardo et la peinture

Une grande amitié unit depuis quarante ans le réalisateur Barbet Schroeder au peintre d'origine argentine, Ricardo Cavallo, installé en France depuis 1976. Le cinéaste franco-suisse s'était promis de lui dédier un documentaire, c'est désormais chose faite. Il s'agit d'un film d'un créateur sur un autre créateur, un artiste qui s'est consacré corps et âme à son œuvre. Cavallo, que l'on pourrait définir comme un ascète, se nourrit principalement de riz et de fruits. *Ricardo et la peinture*, loin d'être un reportage lambda sur un peintre, nous immerge totalement dans son quotidien au milieu des rochers de Bretagne, au fin fond du Finistère.

Difficile de ne pas être fasciné en l'écoutant s'exprimer sur son art de vivre et sur ses émotions sans cesse renouvelées devant les toiles du Caravage, de Monet et surtout de Vélasquez, dont il détaille avec passion quelques-uns des tableaux les plus représentatifs dans une captivante leçon d'histoire de l'art. Le documentaire doit beaucoup à la formidable loquacité de son protagoniste. Barbet Schroeder invite également à une célébration de l'amitié entre ces deux hommes. Cela passe par le regard presque enamouré du cinéaste. Nous sommes bien loin de la trilogie du mal qui a notamment marqué la carrière de ce réalisateur. Dommage toutefois que certaines parties, surtout les plus biographiques, ne soient pas davantage explorées. |

Documentaire de Barbet Schroeder
(France et Suisse, 1h46).



Perfect Days

Si le quotidien d'un nettoyeur de toilettes publiques à Tokyo vous passionne, alors les trente premières minutes sans dialogues de *Perfect Days* vous raviront. La vie routinière de ce Monsieur Propre japonais est réellement fascinante au point de susciter une certaine curiosité. Ce personnage énigmatique, avec sa personnalité volontairement archaïque, chérit les livres, la photographie argentique et les cassettes de musique des années 1960 et 1970. Cela permet de réentendre Patti Smith, Lou Reed, Van Morrison et les Kinks au gré de balades dans un Tokyo familier à Wim Wenders. Une ville qu'il a déjà filmée à deux reprises dans *Tokyo-Ga* et *Carnets de notes sur vêtements et villes*.

Notre protagoniste atypique est de ceux que l'on apprend à aimer grâce à sa grande humanité, sa compréhension silencieuse des autres et son sourire irrésistible. Qu'il ait vécu une autre vie émaillée de traumatismes est une évidence, mais qu'importe ce qu'a été cette existence. Celui qui nous émeut est l'homme qu'il est devenu. Portrait sensible d'un marginal et d'une ville fascinante, *Perfect Days* distille une certaine idée du bonheur, déconnectée des valeurs dominantes de la société capitaliste et fondée sur les capacités d'émerveillement. Au centre de cette leçon de simplicité et de paix se trouve l'immense Kôji Yakusho, prix d'interprétation masculine à Cannes. |

Drame de Wim Wenders (Japon, 2h03).
Avec Kôji Yakusho, Tokio Emoto, Arisa Nakano,
Aoi Yamada, Yumi Asô et Sayuri Ishikawa.

A Genève, les rencontres du cinéma palestinien s'avèrent plus nécessaires que jamais. Démonstration avec deux documentaires et une comédie

TROIS FILMS POUR EXISTER

MATHIEU LOEWER

Festival ▶ «Le thème central choisi pour cette édition prend un sens plus dramatique en ce mois d'octobre: les jeunes Palestinien·nes n'oublieront jamais la Nakba de 1948 et seront marqués dans leur chair par la Nakba qu'ils et elles vivent actuellement», lit-on dans le programme des rencontres cinématographiques Palestine: Filmer c'est exister, qui débute mercredi prochain à Genève. Partie pour célébrer la mémoire de la catastrophe que fut la création de l'Etat hébreu pour le peuple palestinien, l'édition 2023 a été brutalement rattrapée par l'actualité le 7 octobre dernier. L'existence du festival paraît d'autant plus essentielle, notamment face au discours dominant en Occident sur la guerre entre le Hamas et Israël: «Dans les médias, le monde est incité et conditionné à justifier le massacre de notre peuple», selon la cinéaste Annemarie Jacir.

Comme le formule l'intitulé du festival, pour les Palestinien·nes, filmer est un impératif existentiel. Filmer, c'est opposer d'autres images et discours à celles et ceux des médias qui façonnent l'opinion publique. Filmer, c'est dévoiler une réalité méconnue, vue de l'intérieur. Enfin, c'est rendre son humanité à un peuple réduit à deux stéréotypes: victime éternelle ou terroriste en puissance. Parmi les 21 films à l'affiche, nous avons retenu trois longs métrages qui illustrent ce credo, chacun à sa manière, entre fiction et documentaire.

Au pied du Mur

Les deux premiers films composent un focus consacré à leur réalisateur, Khaled Jarrar. *Infiltrés* (2012) suit ces Palestinien·nes des Territoires occupés qui, tous les jours, tentent de franchir le Mur de séparation pour aller travailler, visiter un parent ou se faire soigner en Israël. En les montrant passer par des trous, escalader les remparts à l'aide de cordes ou d'échelles de fortune, le cinéaste salue «l'ingéniosité



Comédie satirique, *A Gaza Weekend* célèbre le système D, érigé en art de vivre dans la bande de Gaza. PROTAGONIST PICTURES

des gens pour mener une vie normale». L'absurdité de la situation saute aux yeux quand on les voit jouer au chat et à la souris avec les patrouilles de l'armée israélienne; et l'émotion saisit à la gorge dans une séquence bouleversante où une mère et sa fille, séparées par le mur, se tiennent la main en glissant leurs doigts sous une porte verrouillée. Comme partout où l'on construit des murs, ces équipées clandestines démontrent qu'il est «impossible d'enfermer tout un peuple».

Khaled Jarrar viendra aussi présenter son dernier documentaire, *Notes on Displacement* (2022). «Loin des médias aux images stéréotypées et déshumanisées de bateaux surchargés et des vastes camps de tentes», le cinéaste y accompagne une famille palestinienne dans son périple de la Syrie vers l'Alle-

Comme partout où l'on construit des murs, *Infiltrés* démontre qu'il est «impossible d'enfermer tout un peuple»

magne: traversée périlleuse en Méditerranée, camps insalubres en Hongrie, etc. Ce n'est pas le premier film à retracer le chemin de croix des migrants, mais celui-ci vient rappeler que nombre de Palestinien·nes sont condamnés à l'exil. En témoigne ici le destin de la grand-mère Nadira, réfugiée depuis l'âge de 12 ans. Ayant vécu dans le camp de Yarmouk à Damas après la Nakba, elle en est chassée avec les siens par la guerre en Syrie.

Ironie gazaouie

Si le documentaire permet d'éclairer la réalité palestinienne sous un jour différent, la fiction possède un autre pouvoir – celui, infini, de l'imagination. Basil Khalil en use à merveille avec *A Gaza Weekend* (2022). Ghetto laminé par les bombardements, la bande de

Gaza y devient le décor coloré d'une comédie. Surprenant? Pas tant que ça. Le rire étant souvent l'unique remède au désespoir, les Palestinien·nes ont développé un sens de l'humour très particulier, entre absurde et autodérision. N'en déplaise aux institutions européennes qui ont refusé de coproduire ce projet: «Ils veulent de la misère, des sujets sérieux, de la souffrance», commente le réalisateur.

Ce film inspiré par le Covid joue sur une savoureuse inversion des rôles. Alors que sévit une pandémie, l'ONU contraint l'Etat hébreu à fermer ses frontières. Un journaliste anglais et sa compagne israélienne tentent alors de quitter le pays via la bande de Gaza, épargnée par le virus. Ils pourront compter sur l'aide de deux passeurs pas très futés, mais pleins de ressources... A travers leurs mésaventures, le cinéaste célèbre le système D, érigé en art de vivre à Gaza! Et tout le monde en prend pour son grade dans cette joyeuse satire: le couple aux abois («Il a dit hounmous ou Hamas?»), les deux pieds nickelés comme la police du mouvement islamique. Si le cinéma palestinien plaide toujours la cause de son peuple, *A Gaza Weekend* rappelle qu'il ne se résume pas à la chronique du conflit. I

Du 29 novembre au 3 décembre à Genève (Grütli et Sputnik), me 29 à Lausanne (Oblò) et du 1^{er} au 3 décembre à La Chaux-de-Fonds (centre culturel ABC), palestine-fce.ch

Notes on Displacement, je 30 novembre à 21h au Grütli en présence du cinéaste et sa 2 décembre à 18h15 à l'ABC de La Chaux-de-Fonds; *Infiltrés*, di 3 à 12h au Sputnik en présence du cinéaste; *A Gaza Weekend*, di 3 à 19h30 au Sputnik, visioconférence avec le cinéaste.



SUR NOTRE SITE

«MARS EXPRESS»

Retrouvez en ligne notre critique du film d'animation de Jérémie Périn et Laurent Sarfati.

Guerre intérieure

«Lost Country» ▶ Quatorze ans après *Ordinary People*, Vladimir Perišić réapparaît avec un long métrage admirable mais moins mémorable.

Certains films laissent une empreinte durable dans les esprits. Premier long métrage de Vladimir Perišić, *Ordinary People* (2009) était de ceux-ci. Durant une journée, caméra collée à la nuque de son protagoniste, le cinéaste serbe y suivait un soldat ordinaire enrôlé pour accomplir des exécutions sommaires. Au-delà de la guerre en Bosnie, une méditation existentielle sur la capacité de tout un chacun à se rendre coupable du pire. Depuis, hormis sa contribution au film collectif *Les Ponts de Sarajevo* (2014), aucune nouvelle du réalisateur. Jusqu'à la sortie, la semaine dernière, d'un second long métrage qu'on n'attendait plus.

Dans *Lost Country*, lui aussi coécrit avec la cinéaste Alice Winocour (*Revoir Paris*) et dévoilé à la Semaine de la critique cannoise, Vladimir Perišić aborde à nouveau l'histoire récente de l'ex-Yougoslavie par la bande, à travers la loupe intimiste d'un récit autobiographique. Il y raconte la révolte silencieuse de Stefan (15 ans) dans la Serbie de 1996, où les étudiant·es manifestent contre le régime de Milošević. Sa mère étant porte-parole du gouvernement, l'adolescent se retrouve confronté à un conflit de loyauté, tiraillé entre amour maternel et conscience politique.

Centré sur ces deux personnages, le film repose essentiellement sur la prestation de leurs inter-



prètes, Jasna Duricic (vue dans *La Voix d'Aida* en 2021) et le jeune Jovan Ginic (Prix de la révélation à Cannes), très justes dans ces rôles qui appellent un jeu en sourdine. Suivant le schéma balisé du parcours initiatique, le scénario réserve toutefois peu de surprises. Trop focalisé sur le dilemme de Stefan, il renvoie à l'arrière-plan le contexte politique, à peine esquissé – l'action se déroule entre la guerre de Bosnie et celle du Kosovo. Reste une atmosphère mélancolique (le pays perdu du titre désignant autant la Yougoslavie que celui de l'enfance insouciance), où plane le sentiment diffus qui accable une jeunesse empêchée dont l'avenir est plombé par le poids du passé. Forcément un peu décevant après le choc causé par *Ordinary People*, évoluant dans un autre registre, *Lost Country* n'en est pas moins une œuvre admirable. MLR

Dernières séances aux Cinémas du Grütli à Genève (mardi 28 novembre à 15h45) et au CityClub à Pully (ve 24 à 21h, di 26 à 18h30 et me 29 à 20h).

Le peintre et le cinéaste

«Ricardo et la peinture» ▶ Portrait d'un artiste passionné, ce documentaire de Barbet Schroeder est aussi un émouvant film-testament.

Au gré de sa longue filmographie, Barbet Schroeder (82 ans) s'est illustré dans la fiction comme dans le documentaire, notamment dans le «trilogie du mal» que forment *Général Idi Amin Dada* (1974), *L'Avocat de la terreur* (2007) et *Le Vénérable W.* (2017). Après avoir affronté le dictateur ougandais, l'avocat Jacques Vergès et le moine génocidaire Wirathu, le cinéaste part à la rencontre... de son ami peintre Ricardo Cavallo. Projet modeste, dans la tradition éprouvée du portrait d'artiste, *Ricardo et la peinture* apparaît de prime abord comme un film mineur dans l'œuvre du réalisateur. Or ce beau documentaire se révèle bien plus enthousiasmant que prévu.

L'intérêt du film tient d'abord à la personnalité de son protagoniste. Fébrile et volubile, Ricardo Cavallo parle de son art et de celui des autres avec une ardeur contagieuse. Pour cet artiste impatient et habité, «la vie véritable est dans la création». Et ce stakhanoviste lui consacre tout son temps (sauf celui dédié à la lecture). Ses toiles monumentales, peintes par morceaux assemblés ensuite, exigent plusieurs années de travail – à l'instar de son projet en cours, réalisé dans une grotte du Finistère entre deux marées. Intarissable érudit, le peintre argentin aime aussi partager son savoir, avec les enfants du village où il a fondé une école, comme



avec nous quand le film se transforme en cours d'histoire de l'art.

Plus discret, l'autre protagoniste du documentaire est son auteur. Barbet Schroeder et son équipe apparaissent à l'écran dans *Ricardo et la peinture*, qui prend souvent des allures de *work in progress* dévoilant sa fabrication. De fait, le film met en scène un dialogue entre le peintre et le cinéaste, entre deux artistes et deux amis, qui semblent parfois oublier la présence de la caméra! On le devine rapidement: liés par une connivence intellectuelle et une estime réciproque, ces deux-là ont beaucoup en commun. Au fond, comme pour tout portrait d'artiste, c'est aussi un auto-portrait en creux que nous livre le réalisateur, un film-testament ayant la pudeur de ne pas s'afficher comme tel. Car à la fin, quand Barbet Schroeder en tourne le dernier plan, il sait comme nous que c'est aussi, certainement, le dernier plan de son dernier film. MLR

La caméra comme un pinceau

CINÉMA Le réalisateur franco-suisse Barbet Schroeder signe avec «Ricardo et la peinture» le portrait d'un ami que transcendent de belles réflexions sur l'histoire de l'art

PROPOS RECUEILLIS
PAR STÉPHANE GOBBO
@stephgobbo

Barbet Schroeder a commencé sa carrière dans le cinéma en cofondant Les Films du Losange avec Eric Rohmer dans le sillage de la Nouvelle Vague, avant de passer à la réalisation avec deux films mis en musique par Pink Floyd, *More* (1969) et *La Vallée* (1972), une sidérante plongée dans la jungle de Nouvelle-Guinée, entre film d'aventures et voyage ethnographique. Né à Téhéran en 1941, le cinéaste franco-suisse mène depuis une passionnante carrière entre documentaire et fiction qui l'a notamment vu travailler à Hollywood à partir de la fin des années 1980 (*Barfly*, *Le Mystère von Bülow*, *JF partagerait appartement*, *Kiss of Death*, etc.).

INTERVIEW



Le réalisateur Barbet Schroeder (à droite) part de son ami Ricardo Cavallo (à gauche) pour évoquer de manière plus large l'histoire de l'art. (LES FILMS DU LOSANGE/BANDE À PART FILMS)

En 1974, avec *Général Idi Amin Dada: Autoportrait*, il se confrontait de manière sidérante à un dictateur heureux de devenir en quelque sorte acteur de son propre destin. Avec *L'Avocat de la terre* (2007) puis *Le Vénérable W* (2017), il bouclait plus tard une passionnante «trilogie du mal». A 82 ans, il revient avec un documentaire qui, au contraire, célèbre le beau. *Ricardo et la peinture*, consacré à son ami Ricardo Cavallo, un peintre argentin installé en France, est un long métrage lent et sensible, traversé de quelques fulgurances comme lorsque Cavallo semble se fondre littéralement dans la roche des côtes bretonnes qu'il aime tant peindre, partant d'un artiste pour évoquer de manière plus large l'histoire de l'art. Rencontre.

Ricardo Cavallo estime que c'est une gageure de faire un film sur la peinture, que le résultat est toujours mauvais... Or avec «Ricardo et la peinture», vous lui prouvez le contraire, notamment car vous y parlez de manière plus large d'art et de création... Ce n'est pas un film sur la peinture, ce n'est pas un film sur l'histoire de l'art, ce n'est pas non plus un film sur l'amitié, mais c'est tout cela en même temps, et bien plus encore... Dans un film consacré en 1946 à Matisse, on voit celui-ci peindre au ralenti. Les images, en noir et blanc, ne sont

pas terribles, mais ce qu'on voit est absolument magique. On voit Matisse faire un geste, mais sans peindre; puis il le refait, et il peint. Le ralenti permet de découvrir des choses sur la peinture et j'ai moi aussi essayé d'en faire quelques-uns, mais qui sont imperceptibles.

Ricardo a-t-il été facile à convaincre? On se connaît depuis 40 ans, et j'ai dû lui annoncer que je voulais le filmer il y a au moins 20 ans. Je connais tellement bien tous les éléments de sa vie, de ses débuts à Paris quand il vivait près du Bois de Boulogne à son installation en Bretagne, que j'avais tout le film en tête, je savais ce que je voulais. Tout s'est passé très naturellement sans qu'il ne se rende véritablement compte de ce qu'il se passait. Et comme je savais exactement ce qu'il pensait des grands peintres, il suffisait que je le fasse parler. De temps en temps, il sortait une phrase que je n'avais jamais entendue et, à ce moment-là, j'étais en extase.

Ce qu'il dit du Caravage, de Vélasquez, de Cézanne ou des portraits du Fayoum est en effet passionnant, comme si on assistait à un cours d'histoire de l'art en accéléré... On devrait avoir ce genre d'expérience avec tous les peintres. Les écouter parler de ceux qu'ils admirent est passionnant. Mais il y a quand même un absent dans le film: le Titien. Cela m'a étonné qu'on ne l'évoque jamais. Je ne lui ai pas demandé pourquoi, mais je pense que c'est tout simplement un accident de parcours, que ça ne s'est pas trouvé, car on ne cherchait pas à être systématique, mais juste à suivre l'instinct du moment. Et peut-être qu'il avait davantage envie de parler de Velázquez que du Titien.

Vous auriez pu le guider puisqu'en tant que réalisateur vous êtes quand même celui qui impose un point de vue? En tant que réalisateur, mon rôle est de le laisser exister comme il est, et de ne pas lui demander pourquoi il ne cite pas tel ou tel

peintre. C'est moi qui dois m'adapter à lui. Tous les portraits que je fais, y compris ceux des gens méchants, sont en réalité des autoportraits: je pousse les gens que je filme à être ce qu'ils seraient s'ils se peignaient eux-mêmes.

Est-ce plus difficile de filmer des méchants plutôt qu'un ami? C'est la même chose, si ce n'est que je ne suis pas ami avec les méchants et que je ne partage pas leurs idées. Mon but est d'être fair-play, de leur laisser leur chance, de simplement poser des questions pour essayer de les comprendre, et ils le sentent. C'est pour ces raisons qu'ils ont d'ailleurs accepté de se laisser filmer. Que ce soit avec eux ou Ricardo, je ne cherche pas à avoir de la distance, je filme ce que je ressens.

Et vous souvenez-vous de ce que vous avez ressenti quand vous avez découvert Ricardo et sa peinture il y a une quarantaine d'années? J'ai eu l'im-

pression de voyager dans le temps. J'avais lu beaucoup de choses sur la fin du XIXe siècle à Paris, avec tous ces génies qui vivaient dans des chambres de bonne et ne croyaient qu'à leur art puis sont devenus connus. Et là, je rencontrais un peintre qui vivait et travaillait dans une chambre de bonne qui était aussi son atelier. Depuis, je n'ai jamais cessé de lui poser des questions, jusqu'à ce que je sache à peu près tout de lui. Comme il est lui aussi très curieux, très ouvert, très simple et très doux, il me posait également beaucoup de questions. C'est une personne – et pas un personnage – extraordinaire.

Avec aussi un côté ascète, lorsqu'on apprend par exemple dans le film qu'il mange du riz à chaque repas depuis qu'il est adolescent et que la fenêtre de sa chambre est constamment ouverte afin qu'il puisse toujours ressentir à l'intérieur comme à l'extérieur la même température. Il a

une rigueur monacale à la fois artistique, intellectuelle et physique... Mais en même temps, ce n'est pas un moine... Quoiqu'il ait été influencé par la religion et Lanza del Vasto, ce prêcheur des montagnes avec qui il a effectué une retraite en Argentine quand il était adolescent. Il lui reste certainement quelque chose de cette expérience. Mais il ne parle pas de sacrifice, il a simplement décidé de ne pas manger ni acheter des choses qui coûtent cher afin de ne pas passer sa vie à chercher de l'argent. Pour m'amuser, j'ai essayé de l'imaginer en saint François d'Assise, tandis que lorsque j'ai travaillé avec Charles Bukowski, je l'imaginais en Diogène. Eric Rohmer, avec qui j'ai longtemps collaboré, était comme Ricardo. On n'a jamais pris un taxi et on n'a jamais mangé au restaurant! Il avait des principes qui lui permettaient de faire des films quasiment sans argent. ■

Ricardo et la peinture, de Barbet Schroeder (Suisse, France, 2023), 1h46.

«Unrueh» est sacré meilleur film suisse de l'année à Plan-les-Ouates

CINÉMA Le Zurichois Cyril Schäublin a été célébré mercredi soir par l'Association suisse des journalistes cinématographiques (ASJC) pour son film historique tourné dans le val de Saint-Imier

On avait découvert Cyril Schäublin il y a six ans avec *Dene vos guet geit*, un premier long métrage autoproduit qui séduisait par son langage singulier. Avec *Unrueh*, le réalisateur zurichois, qui a étudié entre la Chine, l'Allemagne et la France, creuse le sillon d'une narration aventureuse, d'un cinéma qui ne cherche pas à reproduire des schémas éprouvés. Ce deuxième film se déroule dans le Jura horloger de la fin du XIXe siècle, avec en toile de fond la naissance du mouvement anarchiste international. *Unrueh* est une œuvre rare et précieuse dans laquelle il ne se passe pas grand-chose en termes d'action et de rebondissements si on la compare au cinéma

dominant, mais où se cristallisent tous les enjeux du cinéma d'auteur, avec un véritable point de vue esthétique et une vraie réflexion sur la manière de raconter une histoire, en l'occurrence des cadres photographiques savamment composés dans lesquels évoluent de manière quasi évanescence les personnages.

Une œuvre rare et précieuse où se cristallisent tous les enjeux du cinéma d'auteur

Sans surprise, le chef opérateur Silvan Hillmann a d'ailleurs reçu le Prix du cinéma suisse de la meilleure photographie pour son travail sur *Unrueh*. Lors de sa première mondiale à la Berli-

nale en février 2022, le film avait valu à Cyril Schäublin le Prix du meilleur réalisateur dans la section Encounters. Depuis, il s'est profilé comme un petit phénomène de festivals, avec de nombreuses sélections à travers le monde et plusieurs autres récompenses, notamment en Corée et en Chine. Disponible en vidéo à la demande sur la plateforme Cinefile, il termine son beau parcours avec le Prix du meilleur film de l'année attribué par les quelque 185 membres de l'Association suisse des journalistes cinématographiques (ASJC).

Son diplôme lui a été remis mercredi soir à Plan-les-Ouates (GE) dans le cadre des Mercredis du cinéma suisse, organisés en collaboration avec la plateforme Filmexplorer. C'est la première fois que cette cérémonie était organisée en Suisse romande. Il y a deux ans, ce prix avait été décerné au Fribourgeois Pierre Monnard pour *Les Enfants du Platzspitz*. ■ S.G.

PUBLICITÉ

DI 10.12 – 17h
FRANÇOIS-XAVIER POIZAT piano
Ravel | Honegger | Martin | Deqing | Schnyder

ME 13.12 – 19h30
KIAN SOLTANI violoncelle
CAMERATA SALZBURG
GREGORY AHSS direction
Schumann | Mendelssohn

SAISON 23 SOCIÉTÉ 24 DE MUSIQUE
LA CHAUX-DE-FONDS
musiquecdf.ch

GENÈVE ENCHÈRES

Prochaine vente
4 – 6 décembre 2023

Mode, montres, bijoux, arts de la table, mobilier, tableaux, art asiatique, XXe et contemporain

T +41 22 710 04 04
geneve-encheres.ch

Balthasar van der Ast
(1593-1657)
Nature morte, 61x104 cm
CHF 80'000/120'000

Ritratto allo specchio

Ricardo et la Peinture by Barbet Schroeder

Dopo il drammatico *Amnesia* (Piazza Grande 2015) e il documentario *Il venerabile W.* (Fuori concorso 2017), Barbet Schroeder torna a Locarno, sempre in ambito non competitivo, con un altro ritratto umano. Ma laddove il suo precedente lungometraggio chiudeva quello che lo stesso regista considerava un tritico sulle varie sfaccettature del male (dopo i due documentari sul dittatore ugandese Idi Amin e sull'avvocato francese Jacques Vergès, difensore di terroristi e criminali di guerra), questa volta, con *Ricardo et la Peinture*, si tratta di stare in compagnia di un uomo buono, mite, dedito alla pittura. Per l'esattezza in quella di Ricardo Cavallo, pittore argentino, classe 1954, residente in pianta stabile in Francia dagli anni Settanta e amico di Schroeder. Appassionato d'arte sin da ragazzino, ha dedicato tutta la sua vita alla pittura, con fare talvolta eremitico o ascetico, come mostrano alcune sue abitudini poco convenzionali che

il regista sceglie di sottolineare in modo divertito: è dal 1967, quando aveva 13 anni, che Cavallo mangia riso ogni giorno, con tutti i pasti, colazione inclusa.

Schroeder lo accompagna mentre prepara alcune delle sue opere, mentre trasmette la sua passione ai bambini del paesino in cui vive, e soprattutto mentre spiega vari passaggi della storia della pittura. Il titolo, difatti, non si riferisce soltanto all'attività artistica di Cavallo, ma alla sua passione sempiterna per l'arte: in diversi passaggi del film il suo impegno come insegnante/esegeta è in egual misura un ritratto d'artista e una bella lezione di storia dell'arte. Una lezione per certi versi spiazzante, se si considera che Schroeder è noto per il suo interesse, sia nei documentari che nelle opere di finzione, per le vicende di persone decisamente poco raccomandabili (basti pensare a *Il mistero Von Bulow*, che valse l'Oscar a Jeremy Irons). Tutto è votato alla bellezza, estetica e spirituale, in questo viaggio nel tempo attraverso varie epoche e da una location all'altra, fra l'Argentina e la Francia, che ci aiuta a capire come l'e-

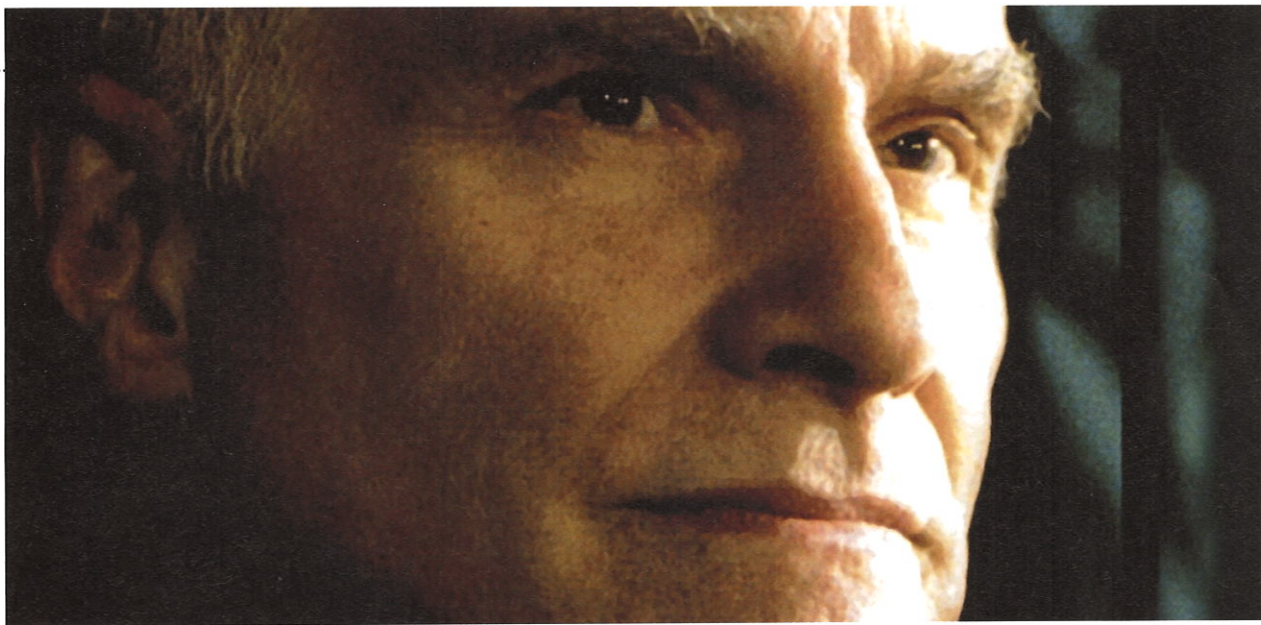


voluzione delle tecniche pittoriche abbia plasmato la personalità di Ricardo Cavallo – ed è evidente l'affetto del regista nei confronti dell'amico. Non c'è la stessa volontà di scioccare o provocare del documentario su Vergès (celeberrima la battuta «Difenderei anche Bush, ma dovrebbe dichiararsi colpevole»): solo il desiderio sincero di accompagnare e ascoltare un uomo che ha tante cose da raccontare, sia

nel contesto intimo della propria abitazione che in quello più maestoso dei paesaggi che spesso lo ispirano e lo spingono a pensare in grande (il film si apre con Ricardo al lavoro su un quadro di grandissime dimensioni composto da tanti quadri più piccoli). E, come con i bambini con cui interagisce regolarmente, è difficile che la sua passione, dopo quasi due ore di proiezione, non abbia contagiato anche il pubblico.

MAX BORG





CONVERSATION

Life Painting

BARBET SCHROEDER
DIRECTOR

The long friendship between Barbet Schroeder and Ricardo Cavallo begat *Ricardo et la Peinture*, the Fuori concorso film that the great director, born in 1941, dedicated to the Argentina-born French artist. In 2013, starting from the exhibition of Cavallo in Kerguéhennec, Schroeder shot a fourteen-minute short film in a single take, testifying to his persistence of desire to have a dialogue, through the language of cinema, with the man and the artist. What Schroeder and Cavallo have in common, across different generations, is undoubtedly a similar cosmopolitanism that favors the universality of their works.

Schroeder was born in Tehran and, after spending his childhood in Colombia, studied in Paris in the 1950s and 1960s, soon dedicating himself to acting, direct-

ing and producing with the group of 'young Turks' which revolved around the Cahiers du Cinéma. In fact, alongside Éric Rohmer and Pierre Cottrell, he founded Les Films du Losange and made his feature film debut with *More* in 1969, a film-manifesto of the French hippie movement, accompanied by a legendary Pink Floyd soundtrack. In his long and exciting film career, also characterized by Hollywood experiences and forays into genre cinema, Schroeder has never abandoned his interest in documentaries and especially portraits. The link with Charles Bukowski, for example, before the troubled fiction feature *Barfly*, generated the four-hour interview *The Charles Bukowski Tapes*. In light of all this, therefore, this new film about Ricardo Cavallo is not surprising.

When the painter moved to Paris in 1976 at the age of 22, Jean Eustache had already definitively passed the season of the Nouvelle Vague for three years with *The Mother and the Whore*. The French capital where Cavallo spent his youth is no longer the same one where Schroeder trained. Yet, thanks to the extraordinary creative qualities the two share, their interaction in *Ricardo et la Peinture* can only produce good fruits.

As Ricardo Cavallo asks you in the film, why make a film about painting?

I tell the story of a gaze, that of Ricardo, which questions the way we all look at things.

By making this documentary, what did you learn about him that you didn't know after so many years of friendship?

That he was even stronger and more extreme than I felt, both intellectually and physically.

Why do you prefer, as in your most recent documentaries, to tell personal stories?

I don't like to talk about myself, but I'm curious and I like to understand things through someone else. This is the first time that, unlike in previous documentaries, I have tried to understand good rather than evil.

What importance do you ascribe to the transmission of art that Ricardo Cavallo accomplishes in his school and to the teaching that he dispenses to his students, who are so young and so talented?

It is a teaching that can change the lives of its students, more so than the teaching of talents or technical prowess.

After a career spanning many years, what gives you pleasure in directing films?

The impression of knowing a little more about subjects or people. But especially the performances of the characters or the actors.

Do you think that cinema is still a young artform and full of promise, or do you see it in crisis like some?

Each year brings us several films that open up new, exciting paths in cinema.

MAURO DONZELLI

Humorig

Die Initialidee von Beat Schlatter und Peter Luisi wäre an sich nicht mal nur blöd.

Neulich erklärte Jan Böhmermann in seiner Late-nightshow, was Cancel culture effektiv benennt, nämlich den Versuch der Mächtigen und häufig auch politisch Rechtsgerichteten, Aufmüpfige mit geharnischten juristischen Klagen einzudecken, um sie damit möglichst mundtot zu bekommen. Dass dieses Narrativ von einschlägigen Meinungsverstärkern mantraartig in sein Gegenteil zu verkehren versucht wird, gehört mit zum Unterfangen der immer weiter führenden tendenziösen Verschiebung der Grenze des sogenannten Sagbaren, bis vormals Grenzwertiges als Common sense durchgeht und sich der nebulöse Groll woandershin denn dessen Ursprung richtet. Von dem her passt der scheinbar von einem allgemeinen Effizienzgedanken ausgehende Populist Jeannot Bachmann (Beat Schlatter) mit seiner Volksinitiative «No Bilingue» gut in eine lange Reihe von real existierenden Eindampfern von komplexen Problemen in simple Slogans vermeintlicher Lösungen wie Beppe Grillo, Javier Milei oder Bernd Höcke. Zum allgemeinen Erstaunen gewinnt das Französisch als alleinige Landessprache in der Volksabstimmung die Oberhand und mit einer



Übergangsfrist von sechs Monaten wird in einer ins tyrannisch kippenden Herrschaftsform dieses Volksverdikt durchgesetzt. Ausgerechnet Walter Egli (Beat Schlatter), der Français fédéral noch nicht mal vom Hörensagen kennt, soll als Bundespolizist die schonungslose Durchsetzung überwachen und gewährleisten. Im Tessin, so das Gerücht, soll sich ein Nest von gewaltbereiten Aufwiegeln vulgo Terroristen befinden, das Egli zusammen mit dem ihm zugewiesenen, selbstredend überheblich arrogant gezeichneten Romand Jonas Bornard (Vincent Kucholl) aufspüren, infiltrieren und ausheben soll. Der Humor von «Bon Schuur Ticino» ist von der Art, wie sie auch das Hallenstadion Zürich zu füllen vermag, also vielmehr recht eigentlich mehrheitsfähig gefällig denn mehrschichtig raffiniert. *froh.*

«Bon Schuur Ticino» spielt in den Kinos Abaton, Arena, Capitol, Frame, Le Paris, Piccadilly.

Werbespot

Thomas Thümena über die missionierende, evangelikal freikirchliche Heilsarmee.

Die sogenannt neutrale Haltung eines Dokumentarfilmers gegenüber seinem Sujet, der sich betont darauf kapriziert, allein zu zeigen, was ist, birgt – das war jüngst auch bei Piet Baumgartners «The driven ones» die Krux – im Umkehrschluss eben gerade auch das Risiko, sich via eine auch als unentschieden interpretierbare Haltung vor den Karren einer nicht in allen Belangen unverdächtigen Institution spannen zu lassen und ihr einseitig einen roten Teppich auszurollen. Die Heilsarmee hilft, das ist Fakt. Aber nicht umsonst, das ist auch Fakt. Sie fischt auch nach Seelen und missioniert ein Welt- und Menschenbild, das auch ausgrenzt, wer dem Schema widerspricht, und intern ist sie als internationale Organisation eine überaus gestreng einengende «Errettungsarmee» («The Salvation Army») mit militärischen Hierarchien, die entschieden allergisch auf Abwehler reagieren kann. Wer in Ungnade fällt, ist weg vom Fenster. Darüber spricht «Himmel über Zürich» genauso wenig wie im Gegenteil über eine Einschätzung ihrer Wichtigkeit als Hilfsorganisation für sogenannte Randständige in Relation zum diesbezüglichen Vermögen von staatlichen Einrichtungen



oder anderen Organisationen, deren Ursprung oft auch im Glaubensbereich beheimatet ist, aber die das Missionieren als zentrale Hauptsache überwunden haben. Der missionarische Eifer, verpackt in einer – pardon – Scheissfreundlichkeit, soll die glaubenskolonisierende Absicht dahinter verschleiern und so wirkt es nicht zufällig, dass sich der Zürcher Ableger davon anscheinend beherzt um Geflüchtete aus der Ukraine kümmert, aber von andersgläubigen, im Mindesten ebenso bedürftigen Personen wie Geflüchteten aus Syrien oder Afghanistan nie überhaupt gar keine Rede ist. Die paar (auch kritischen) Wortmeldungen von Personen aus sozialen Randgruppen wirken demgegenüber wie ein Feigenblatt. Für sie als Individuum interessiert sich der Film nur in ihrer Rolle als Statisten. *froh.*

«Himmel über Zürich» spielt im Kino RiffRaff.

Stoisch

Barbet Schroeder ergründet das Wesen seinen alten Freundes und Malers Ricardo Cavalli.

An den äussersten Zipfel der Bretagne hat sich Ricardo Cavalli (*1954) zurückgezogen, um in akribischer Kleinstarbeit und einer Engelsgeduld die Naturschönheit der dortigen Felsenformationen malen zu können. Bis zu sechs Jahre lang arbeitet er an den aus zig Tafeln zusammengefüigten Gemälden, die in ihrer Wirkung der Überwältigung der effektiven Natur nahekommen.

Aber darum gehts in «Ricardo et la peinture» letztlich doch nur am Rand. Seine Bescheidenheit, Besonnenheit, Belesenheit, seine philosophische Fokussiertheit auf das Wesentliche, seine authentisch altruistische Askese, das lebendige Feuer in seinen Augen, seine über jede Leinwand hinausquellende Energie, wenn er über den Lebenssinn von Kunst und dem eigentlichen Sinn von



Kunst als solcher ins Schwärmen gerät, sind von einer ungeheuer einnehmenden Wucht. Dabei ist ihm das Aufhebens um seine Person, die Barbet Schroeder («L'avocat de la terreur») und sein Filmteam durch das Vorhaben des Films notgedrungen verursacht, gar nicht recht. Er hat sich aus Paris hierher zurückgezogen, um allein zu sein und sich der Natur und der Malerei widmen zu können. Nebenher hat er eine Schule zur Förderung der Kreativität von Kindern gegründet, denen er zugewandt, konzentriert und geduldig seine volle Aufmerksamkeit schenkt, wenn wie geplant die Zeit dafür ist.

Eine solche Konsequenz, Denken und Handeln in einen Einklang zu bringen und dabei ein überragendes, schöpferisches Talent dermassen als nicht ausserordentlich und schon gar nicht betonenswert einzustufen, zeugt von einer ungewohnt komplett in sich ruhenden Persönlichkeit. Einerseits richtet er sich nach den alten Meistern, andererseits zeichnet er mit Tinte, wie wenn es vor ihm keine Kunst gegeben hätte. Sein Selbstverständnis als Handwerker hindert ihn nicht daran, sein Streben nach dem Erfassen beispielsweise eines Steins kontinuierlich zu raffinieren. Faszinierend und bewundernswert. *froh.*

«Ricardo et la peinture» spielt im Kino Uto.

HOME > AWARDS > FESTIVALS

Aug 5, 2023 9:25am PT

‘Reversal of Fortune’ Helmer Barbet Schroeder Gets Surprise Award in Locarno, Talks ‘Barfly’ Controversy: ‘They Wanted Him to Go to AA at the End’

By **Marta Balaga** ▾



Locarno Film Festival / Ti-Press

Surprise! Legendary director [Barbet Schroeder](#), in Locarno to introduce his latest doc “Ricardo and Painting,” was greeted with a Special Tribute Award before the screening.

“Is this for the film?” Schroeder, a modest man, asked on stage. “No,” said Locarno festival director Giona Nazzaro. “It’s for being Barbet Schroeder.”

Despite focusing on harsher subjects in his previous documentaries, “General Idi Amin Dada: A Self Portrait,” “Terror’s Advocate” or “The Venerable W.,” this time Schroeder decided to follow painter Ricardo Cavallo.

Related Stories



VIP+
HBO’s Potential Netflix Deal Isn’t So Shocking — but It Is Significant



Darren Kent, ‘Game of Thrones’ and ‘Dungeons and Dragons’ Actor, Dies at 36

“I have already done my ‘Trilogy of Evil.’ I could continue: the world is full of bad people. But then there was this friend of mine, who I thought was such a good person,” he tells *Variety*.

Cavallo, convinced that “true life exists in creation,” could teach anyone how to change their way of seeing, claims Schroeder, sacrificing everything for his art.

“I am always interested in my characters, not in myself. To me, they are everything. That’s why they are always leading the movie! With Idi Amin Dada, I told him: ‘You tell me what to film.’ I learnt that from Éric Rohmer.”

In 1962, Schroeder co-founded production company Les Films du Losange with Rohmer following an explosive *coup d’état*.

“Éric used to be the editor of [film journal] Cahiers du Cinéma. Jacques Rivette needed to pay a legal fee for firing him. The amount was miserable but nobody had a cent, so they found some critics to help pay for it,” he recalls.

“The day it happened, we found ourselves on the street. Rohmer wanted to start another magazine, but I said no: ‘Tomorrow, I will file papers to create a production company that will make good movies with good directors.’ He replied: ‘In that case, I am O.K. with it’.”

“The beautiful thing is that he always insisted on supporting Rivette’s movies. He didn’t want to take revenge on him, just on the guys who paid for his firing.”

Praising Margaret Ménégoz – “she managed to keep the spirit of the company and turn it into a real commercial success” – Schroeder also opens up about longtime collaborator Susan Hoffman.

“She helped me understand the way movies were made in the U.S.. Also, I had the final cut on all my American movies. Which means that to me, they were very personal and I am very proud of all of them. Of *almost* every minute of them.”

ADVERTISEMENT

Behind “Single White Female,” “Kiss of Death” or Sandra Bullock vehicle “Murder by Numbers,” also featuring Ryan Gosling, Schroeder was nominated for an Academy Award for “Reversal of Fortune,” with Jeremy Irons earning a statuette for his role.

“I thought: ‘What should I say if I win? I am very moved to hold this in my hand because Orson Welles, Hitchcock and all these other filmmakers I truly admire didn’t get it.’ I had the whole list ready! I guess it would have caused quite a scandal.”

The Oscar for best director went to Kevin Costner that year, and ultimately Schroeder left Hollywood.

“I learnt the rules of the system and it was great for a while. The minute it started being difficult, the minute I saw my movies weren’t doing so well, I went away and made ‘Our Lady of the Assassins’ in Medellin. A movie that couldn’t be insured, because back then, you would walk out of the house and there would be a corpse on the sidewalk. It would be gone by the time you came back.”

He still considers it as one of his best.

“The movies I like the most are the ones I haven’t written: ‘Our Lady’ by Fernando Vallejo, ‘Reversal of Fortune,’ ‘Barfly.’ You know how long it took me to make ‘Barfly’? Seven years of hard work. No one wanted to do that. They would say: ‘O.K, but we want him to go to AA at the end,’” he shrugs.

Starring Mickey Rourke and based on Charles Bukowski’s semi-autobiographical work, it proved a tough sell due to its depictions of alcoholism.

“It’s Bukowski! I wasn’t going to change it. But I was in L.A, running out of money, and then finally I succeeded. It was a miracle, the fact it got made. Now, I am getting past 80. Past 80, every movie is a miracle.”

While he still has a project that got away – “it was about the Algerian War, based on Alice Zeniter’s ‘The Art of Losing.’ French television wouldn’t put one cent into a film that would alienate half of the French audience” – these days, Schroeder is also embracing his playful side.

He is already immortalized in cameos in “Beverly Hills Cop III,” “The Darjeeling Limited” or Tim Burton’s “Mars Attacks!,” where he played a French president meeting an untimely death while Jack Nicholson listens in.

“They had a French actor and he just dropped out. He disappeared! They called me a few nights before. All these directors were friends of mine. I do these things for friends and for no money,” he laughs.